

Texte :

Mais les gens ne savent pas que le moindre geste, la plus simple initiative réclament le déploiement des forces imaginatives qu'ils s'acharnent bêtement à vouloir enchaîner et emprisonner entre les murs aveugles du réalisme le plus étroit, qui est la mort et qu'ils appellent la vie, qui est ténèbre et qu'ils appellent lumière. Je prétends que le monde manque d'audace et c'est la raison pour laquelle nous souffrons. Et je prétends aussi que le rêve et l'imagination, et non la vie plate, demandent de l'audace et même (pour faire une concession aux esprits qui ne croient qu'à l'utilité pratique) si les avions sillonnent aujourd'hui le ciel, c'est parce que nous avons rêvé l'envol avant de nous envoler. Il a été possible de voler parce que nous rêvions que nous volions. Et voler est une chose inutile. Ce n'est qu'après coup qu'on en a démontré ou inventé la nécessité, pour nous excuser de l'inutilité profonde, essentielle de la chose. Inutilité qui était pourtant un besoin. Difficile à faire admettre, je le sais.

Regardez les gens courir, affairés, dans les rues. Ils ne regardent ni à droite, ni à gauche, l'air préoccupé, les yeux fixés à terre, comme des chiens. Ils foncent tout droit, mais toujours sans regarder devant eux, car ils font le trajet connu d'avance, machinalement. Dans toutes les grandes villes du monde c'est pareil. L'homme moderne, universel, c'est l'homme pressé, il n'a pas le temps, il est prisonnier de la nécessité, il ne comprend pas qu'une chose puisse ne pas être utile ; il ne comprend pas non plus que, dans le fond, c'est l'utile qui peut être un poids inutile, accablant. Si on ne comprend pas l'utilité de l'inutile, l'inutilité de l'utile, on ne comprend pas l'art ; et un pays où on ne comprend pas l'art est un pays d'esclaves et de robots, un pays de gens malheureux, un pays de gens qui ne rient pas ni ne sourient, un pays sans esprit ; où il n'y a pas l'humour, où il n'y a pas le rire, il y a la colère et la haine. Car ces gens affairés, anxieux, courant vers un but qui n'est pas un but humain ou qui est un mirage, peuvent tout à coup, aux sons de je ne sais quels clairons, à l'appel de je ne sais quel fou ou démon se laisser gagner par un fanatisme délirant, une rage collective quelconque, une hystérie populaire.

*Ionesco. Notes et contre-notes
1962*

Fin de Texte

- 1- Quelle valeur essentielle à la vie, selon Ionesco, les hommes d'aujourd'hui négligent-ils ? (2pts)
- 2- Pour quelle autre valeur ont-ils opté ? (2pt)
- 3- Relevez deux raisons pour lesquelles l'auteur condamne ce choix. (3pts)
- 4- Par quel procédés d'écriture Ionesco dénonce-t-il les erreurs de ses contemporains ? Relevez et analysez trois de ces procédés. (3pts)

ESSAI

« Un pays où on ne comprend pas l'art est un pays d'esclaves et de robots, un pays de gens malheureux »

Pensez-vous comme Ionesco que le fait de négliger l'art soit une erreur ?

Vous illustrez votre argumentation d'exemples tirés de la littérature mais aussi d'autres formes d'expression artistique (cinéma, théâtre, peinture, musique ... etc)

Lycée Pilote, Gafsa	DEVOIR DE SYNTHÈSE	Classes: 4 ^{ème} Année
Durée : 2 heures	N°3	Prof : TABABI A.

Rejeté par les autres enfants de son quartier et exclu de leurs jeux d'enfance, le narrateur n'a d'autre consolation que l'immense bibliothèque du salon, les livres, les mots...

Texte:

Je n'ai jamais gratté la terre ni quêté les nids. Je n'ai pas herborisé ni lancé de pierres aux oiseaux. Mais les livres étaient mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne ; la bibliothèque, c'était un monde pris dans un miroir : elle en avait l'épaisseur infinie, la variété, l'imprévisibilité. Je me lançai dans d'incroyables aventures : il fallait grimper sur les chaises, sur les tables, au risque de provoquer des avalanches, qui m'eussent enseveli. Les ouvrages du rayon supérieur restèrent longtemps hors de ma portée ; d'autres, à peine je les avais découverts, me furent ôtés des mains, d'autres, encore, se cachaient : je les avais pris, j'en avais commencé la lecture, je croyais les avoir remis en place, il fallait une semaine pour les retrouver. Je fis d'horribles rencontres : j'ouvrais un album, je tombais sur une planche en couleurs, des insectes hideux grouillaient sous ma vue. Couché sur le tapis, j'entrepris d'arides voyages à travers Fontenelle¹, Aristophane², Rabelais³ : les phrases me résistaient à la manière des choses ; il fallait les observer, en faire le tour, feindre de m'éloigner et revenir brusquement sur elles pour les surprendre hors de leur garde⁴ : la plupart du temps, elles gardaient leurs secrets. J'étais La Pérouse, Magellan, Vasco de Gama⁵ ; je découvrais des indigènes étranges : « Héautontimorouménos » dans une traduction de Térence en alexandrin, « idiosyncrasie » dans un ouvrage de littérature comparée. Apocope, Chiasme, Parangon⁶, cent autres cafres⁷ impénétrables et distants qui surgissaient au détour d'une page et leur seule apparition disloquait tout le paragraphe. Ces mots durs et noirs, je n'en ai connu le sens que dix ou quinze ans plus tard et, même aujourd'hui, ils gardent leur opacité : c'est l'humus⁸ de ma mémoire...

J.P. SARTRE . LES MOTS 1964.

LEXIQUE : 1 et 3 : écrivains français du XVI^{ème} et du XVII^{ème} siècle / 2 : auteur comique grec / 4 : terme d'escrime : façon de tenir son arme pour attaquer ou se défendre. / 5 : navigateurs et explorateurs / 6 : termes savants de la langue philosophique ou littéraire / 7 : peuples d'Afrique du Sud / 8 : terre fertile.

ETUDE DE TEXTE : (10 pts)

- 1) Par quoi l'enfance du narrateur se caractérisait-elle ?
Relevez une phrase exprimant ses particularités. (2.5 pts)
- 2) Que représentait la bibliothèque dans l'enfance de Sartre ? Quelle expérience lui offrait-elle ? (2.5 pts)
- 3) Quelle attitude Sartre-enfant manifestait-il dans ses rapports avec les livres et les mots ? (2.5 pts)
Justifiez votre réponse. (2.5 pts)
- 4) Relevez et expliquez deux moyens d'écriture exprimant avec un réalisme amusant l'engouement du narrateur pour cet univers enivrant de livres et de mots. (2.5 pts)

ESSAI : (10 pts)

La lecture de ce passage et, dans une plus large mesure, celle des livres à caractère littéraire nous font découvrir de multiples expériences d'écrivains placés dans des situations variées.

Est-ce la seule fonction que doit assumer la littérature ?

Vous rédigerez sur la question un texte argumentatif et illustré par des exemples précis.

BON TRAVAIL

TEXTE

Quand je suis entré dans ses ruelles de misère, j'ai aussitôt compris que ce bidonville de Calcutta appelé « la cité de la joie » était l'un des endroits les plus extraordinaires de la planète . Deux ans plus tard, lorsque j'ai quitté l'inhumaine métropole avec une vingtaine de carnets bourrés de notes et des centaines d'heures d'interviews enregistrées , je savais que j'emportais la documentation de l'un des plus grands livres de ma carrière. Un livre -épopée sur l'héroïsme , l'amour, la foi et l'espérance ; sur la capacité de l'homme à triompher de toutes les formes de tragédies. Pendant cette longue, difficile et parfois douloureuse enquête, j'ai dû m'habituer à toutes sortes de situations. J'ai découvert comment des gens parvenaient à vivre au milieu des rats, des scorpions, des scolopendres et des cafards ; comment ils pouvaient survivre avec seulement quelques cuillerées de riz, se laver avec moins d'un litre d'eau, allumer une allumette dans le déluge de la mousson, partager leurs taudis avec des communautés d'eunuques. Avant d'être adopté par les habitants de ce bidonville, j'ai dû me familiariser avec leurs habitudes , comprendre leurs peurs et leurs détresses , partager leurs luttes et leurs espoirs , découvrir petit à petit toutes les richesses de leur culture. Cela fut sans aucun doute l'une des expériences les plus extraordinaires que peut vivre un écrivain.

Elle changea ma vie. Le fait de vivre avec les habitants héroïques de la Cité de la joie devait complètement transformer mon sens des priorités et ma façon d'évaluer les vraies valeurs de l'existence. Après cette confrontation avec les véritables défis de la vie _ la faim, la maladie, l'absence complète de secours médicaux et sociaux, le chômage dans sa forme la plus inhumaine _ j'ai cessé de considérer comme une priorité le fait de trouver sur les Champs -Elysées ou la Cinquième Avenue une place de stationnement pour ma voiture. D'avoir partagé pendant tous ces mois le destin de gens qui disposent de moins de l'équivalent d'un franc français par jour pour survivre m'a également enseigné la véritable valeur des choses. Aujourd'hui, je n'oublie plus jamais d'éteindre l'électricité en quittant une chambre d'hôtel, j'utilise jusqu'au bout le moindre morceau de savon, j'évite de jeter à l poubelle ce qui pourrait encore servir où être recyclé. Cette expérience unique m'a également appris la beauté du partage avec les autres. Pendant deux ans, personne ne m'a jamais rien demandé. On n'a fait que me donner . La générosité de mes amis de la Cité de la joie m'a enseigné le véritable sens de cet admirable proverbe indien qui dit que « Tout ce qui n'est pas donné est perdu ».

Dominique Lapierre, *La Cité de la joie*

Lycée Pilote de Nabeul	Devoir de synthèse N°3	4ème Année 2005-2006
------------------------	------------------------	----------------------

Mise en situation

« La cité de la joie » est un roman dont les événements se déroulent dans les plus grandes bidonvilles du monde, à Calcutta , en Inde . Son auteur , un français , l'a écrit deux ans après qu'il a séjourné, lui-même, dans ces bidonvilles. C'est donc un livre dont l'auteur fut témoin de ce qu'il rapporte .

I/ Compréhension globale

1/ a/ Dans quelles conditions l'auteur a-t-il vécu dans la « Cité de la joie » ? Justifiez (1pt)

b/ Quels traits de caractère l'acceptation de telles conditions révèle-t-elle chez lui ? (2pts)

2/ Pour parvenir à cohabiter avec les habitants de la « Cité de la joie », l'auteur a dû adopter une conduite morale tout à fait particulière . En quoi consiste -t-elle ?(1pt)

3/ Le séjour de l'auteur pendant deux ans à Calcutta a été riche en enseignements .

a/ Quelles leçons l'auteur a – t –il appris de ce séjour ? Justifiez. (3pts)

b/ Par quels procédés d'écriture les évoque –t-il ? Relevez-en deux et expliquez leurs effets. (3pts)

II/ Essai

Sujet : « *Avant d'être adopté par les habitants de ces bidonvilles, j'ai dû me familiariser avec leurs habitudes... »* , écrit l'auteur.

Est-il toujours facile d'entrer en contact avec autrui et d'entretenir avec lui des rapports harmonieux.

Exemples à l'appui.

Il s'appelait Daniel, mais il aurait bien aimé s'appeler Sindbad, parce qu'il avait lu ses aventures dans un gros livre relié en rouge qu'il portait toujours avec lui, en classe et dans le dortoir. En fait je crois qu'il n'avait jamais lu que ce livre-là. Il n'en parlait pas, sauf quelquefois quand on lui demandait. Alors ses yeux noirs brillaient plus fort, et son visage en
5 lame de couteau semblait s'animer tout à coup. Mais c'était un garçon qui ne parlait pas beaucoup. Il ne se mêlait pas aux conversations des autres, sauf quand il était question de la mer ou de voyages. La plupart des hommes sont des terriens, c'est comme cela. Ils sont nés sur la terre, et c'est la terre et les choses qui les intéressent. Même les marins sont souvent des gens de la terre : ils aiment les maisons et les femmes, ils parlent de politique et de voitures. Mais
10 lui, Daniel, c'était comme s'il était d'une autre race. Les choses de la terre l'ennuyaient, les magasins, les voitures, la musique, les films et naturellement les cours du lycée. Il ne disait rien, il ne bâillait même pas pour montrer son ennui. Mais il restait sur place, assis sur un banc, ou bien sur les marches de l'escalier, devant le préau, à regarder dans le vide. C'était un élève médiocre, qui réunissait chaque trimestre juste ce qu'il fallait de points pour subsister. Quand
15 un professeur prononçait son nom, il se levait et récitait sa leçon, puis il se rassoyait et c'était fini. C'était comme s'il dormait les yeux ouverts.

Même quand on parlait de la mer, ça ne l'intéressait pas longtemps. Il écoutait un moment, il demandait deux ou trois choses, puis il s'apercevait que ce n'était pas vraiment de la mer qu'on parlait, mais des bains, de la pêche sous-marine, des plages et des coups de soleil. Alors
20 il s'en allait, il retournait s'asseoir sur son banc ou sur ses marches d'escalier, à regarder dans le vide. Ce n'était pas de cette mer-là qu'il voulait entendre parler. C'était d'une autre mer, on ne savait pas laquelle, mais d'une autre mer.

Ça c'était avant qu'il disparaisse, avant qu'il s'en aille. Personne n'aurait imaginé qu'il partirait un jour, je veux dire vraiment, sans revenir.

25 Il n'avait rien dit à personne. Mais il avait déjà tout préparé à ce moment-là, c'est certain. Il avait tout préparé dans sa tête, en se souvenant des routes et des cartes, et des noms des villes qu'il allait traverser. Peut-être qu'il avait rêvé à beaucoup de choses, jour après jour, et chaque nuit, couché dans son lit dans le dortoir pendant que les autres plaisantaient et fumaient des cigarettes en cachette. Il avait pensé aux rivières qui descendent doucement vers leurs
30 estuaires, aux cris des mouettes, au vent, aux orages qui sifflent dans les mâts des bateaux et aux sirènes des balises.

C'est au début de l'hiver qu'il est parti, vers le milieu du mois de novembre.

J-M.G. LE CLÉZIO,
Celui qui n'avait jamais vu la mer.

1° QUESTIONS DE COMPREHENSION

10 POINTS

- 1) Quel portrait le narrateur fait-il de Daniel, lycéen ? (02 pts)
- 2) Le narrateur met en valeur la singularité mentale de Daniel. Définissez-la.
Relevez deux procédés d'écriture utilisés par l'auteur pour insister sur cette façon d'être. (03 pts)
- 3) Quelle signification particulière Daniel donne-t-il au terme « mer » ? (02,5 pts)
- 4) Dégagez les éléments qui montrent l'implication du narrateur. Précisez son intention.
(02,5 pts)

2° ESSAI

10 POINTS

Sujet :

Le refuge vers un ailleurs, l'aspiration à un devenir meilleur sont des motivations du rêve, du voyage mental ou physique.

Quelle place accordez-vous à ces éléments dans la recherche du bonheur ?

Donnez votre point de vue argumenté en vous appuyant sur votre expérience, sur vos lectures et en particulier la nouvelle « *Villa Aurore* » de J.M.G. le Clézio

LYCEE PILOTE DE L'ARIANA

Mme AYARI

DEVOIR DE COTRÔLE (3^{ème} trimestre)
7^{ème} année

ETUDE DE TEXTE

1) Dans ce passage, l'auteur met en scène deux personnages. Identifiez-les et relevez dans le texte quelques indices révélant le caractère de chacun d'eux.

2) a) Quel est le sentiment principal qui anime Jean Valjean? Quelles expressions du texte le traduisent?

b) De ce sentiment principal en découlent deux autres contradictoires. Nommez-les et trouvez les champs lexicaux leur correspondant.

c) Relevez un procédé d'écriture qui souligne cette contradiction.

3) Quelle idée véhicule l'avant dernier paragraphe?

4) Dans le dernier paragraphe, le récit est accéléré. Quel procédé d'écriture en rend compte?

ESSAI:

On dit souvent que les héros font rêver.

Pensez-vous que ce soit toujours vrai?

Exprimez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples empruntés à vos lectures.

TEXTE :

Ce sommeil, dans cet isolement, et avec un voisin tel que lui, avait quelque chose de sublime qu'il sentait vaguement, mais impérieusement.

Nul n'eût pu dire ce qui se passait en lui, pas même lui. Pour essayer de s'en rendre compte, il faut rêver ce qu'il y a de plus violent en présence de ce qu'il y a de plus doux. Sur son visage même on n'eût rien pu distinguer avec certitude. C'était une sorte d'étonnement hagard. Il regardait cela. Voilà tout. Mais quelle était sa pensée? Il eût été impossible de le deviner. Ce q̄ui était évident, c'est qu'il était ému et bouleversé. Mais de quelle nature était cette émotion?

Son œil ne se détachait pas du vieillard. La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve. Il semblait prêt à briser ce crâne ou à baiser cette main.

Au bout de quelques instants, son bras gauche se leva lentement vers son front, et il ôta sa casquette, puis son bras retomba avec la même lenteur, et Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, ses cheveux hérissés sur sa tête farouche.

L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant.

Un reflet de lune faisait confusément visible au-dessus de la cheminée le crucifix qui semblait leur ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque, droit au placard qu'il entrevoyait près du chevet; il leva le chandelier de fer pour forcer la serrure; la clef y était; il l'ouvrit; la première chose qui lui apparut fut le panier d'argenterie; il le prit, traversa la chambre à grands pas sans précaution et sans s'occuper du bruit, gagna la porte, rentra dans l'oratoire, ouvrit la fenêtre, saisit son bâton, enjamba l'appui du rez-de-chaussée, mit l'argenterie dans son sac, jeta le panier, franchit le jardin, sauta par-dessus le mur comme un tigre, et s'enfuit.

Victor Hugo, « Fantine », chp.xi
Les Misérables, 1861.

Avril 2003

7^{me} - Slama
H+M₂

I - ETUDE DE TEXTE (10 points)

- 1) Daniel d'Arthez et Lucien sont deux jeunes écrivains. Indiquez, en vous appuyant sur le texte, ce qui les rapproche et ce qui les distingue l'un de l'autre.
- 2) Selon Daniel d'Arthez, un jeune écrivain doit affronter des difficultés d'origine différente.
 - a - Identifiez et classez ces difficultés .
 - b - Quelles qualités le jeune écrivain doit-il avoir pour surmonter ces difficultés ?
- 3) A la fin du texte, Daniel d'Arthez parle de deux personnes célèbres .
 - a - Qui sont ces personnes ?
 - b - Sur quoi insiste-t-il en évoquant leur vie et leur œuvre ? Dans quel but le fait-il ?
- 4) En s'adressant à Lucien, Daniel d'Arthez parle avec passion et conviction .
Par quels procédés d'écriture l'auteur donne-t-il à ses propos leur force et leur intensité ?
Identifiez trois procédés et illustrez-les par des exemples pris dans le texte .

II - ESSAI (10 points)

La connaissance de l'Histoire, la culture cinématographique et l'étude des œuvres littéraires mettent les jeunes d'aujourd'hui en contact avec des personnages célèbres auxquels certains s'identifient au point de les considérer comme des exemples à suivre .

D'après vous, un jeune a-t-il nécessairement besoin de ces modèles pour trouver sa voie dans la vie ?

Développez votre point de vue en vous appuyant sur des exemples précis .

Les deux jeunes gens arpentaient alors le Luxembourg. Lucien apprit bientôt le nom, devenu depuis célèbre, de l'inconnu qui s'efforçait de le consoler. Ce jeune homme était Daniel d'Arthez, aujourd'hui l'un des plus illustres écrivains de notre époque, et l'un des gens rares qui, selon la belle pensée d'un poète, offrent « L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère ».

- On ne peut pas être grand homme à bon marché, lui dit Daniel de sa voix douce. Le génie arrose ses œuvres de ses larmes. Le talent est une créature morale qui a, comme tous les êtres, une enfance sujette à des maladies. La Société repousse les talents incomplets comme la Nature emporte les créatures faibles ou mal conformées. Qui veut s'élever au-dessus des hommes doit se préparer à une lutte, ne reculer devant aucune difficulté. Un grand écrivain est un martyr* qui ne mourra pas, voilà tout. Vous avez au front le sceau du génie, dit d'Arthez à Lucien en lui jetant un regard qui l'enveloppa ; si vous n'en avez pas au cœur la volonté, si vous n'en avez pas la patience angélique, si à quelque distance du but que vous mettent les bizarreries de la destinée vous ne reprenez pas, comme les tortues en quelque pays qu'elles soient, le chemin de votre infini, comme elles prennent celui de leur cher océan, renoncez dès aujourd'hui.

- Vous vous attendez donc, vous, à des supplices ? dit Lucien .

- A des épreuves en tout genre, à la calomnie, à la trahison, à l'injustice de mes rivaux ; aux effronteries, aux ruses, à l'âpreté du commerce, répondit le jeune homme d'une voix résignée. Si votre œuvre est belle, qu'importe une première perte...

- Voulez-vous lire et juger la mienne ? dit Lucien .

- Soit, dit d'Arthez. Je demeure rue des Quatre-Vents, dans une maison où l'un des hommes les plus illustres, un des plus beaux génies de notre temps, un phénomène dans la science, Desplein, le plus grand chirurgien connu, souffrit son premier martyr* en se débattant avec les premières difficultés de la vie et de la gloire à Paris. Ce souvenir me donne tous les soirs la dose de courage dont j'ai besoin tous les matins. Je suis dans cette chambre où il a souvent mangé, comme Rousseau, du pain et des cerises. [...] Venez dans une heure, j'y serai.

Les deux poètes se quittèrent en se serrant la main avec une indicible effusion de tendresse mélancolique .

Honoré de Balzac, *Les Illusions perdues*, 1843.

* Un martyr ou une martyre est une personne qui subit de grandes souffrances menant jusqu'à la mort au service d'un idéal ou d'une religion . Le martyre est l'ensemble des souffrances subies par cette personne .

LYCEE PILOTE ARIANA

AVRIL 2004-

DEVOIR DE FRANÇAIS No3

ETUDE DE TEXTE

I – Les deux héros ont une conception différente de l'amour :

- a- En quoi s'opposent-elles ?
- b- Quelles en sont les conséquences ?

II- Qu'y a-t-il de paradoxal dans l'attitude du meurtrier et de sa victime ?

III- En quoi la confession de Don José est-elle pathétique ?

IV- Etudiez deux procédés d'écriture précisant le conflit qui oppose les deux héros.

ESSAI

SUJET « Les héros de cette histoire appartiennent à la fiction romanesque et toute ressemblance avec des contemporains vivants ou morts est entièrement fortuite . » Quelles réflexions vous inspirent cette formule qui pose le problème du rapport des héros fictifs avec le réel .

La nouvelle *Carmen* se développe comme une tragédie. On comprend dès le début que la passion amoureuse va conduire à la mort. Le narrateur, don José, supplie Carmen de l'aimer encore. Il ne peut maîtriser sa jalousie.

— Carmen, lui dis-je, voulez-vous venir avec moi ?

Elle se leva, jeta sa sébile, et mit sa mantille sur sa tête comme prête à partir. On m'amena mon cheval, elle monta en croupe et nous nous éloignâmes. — Ainsi, lui dis-je, ma Carmen, après un bout de chemin, tu veux bien me suivre, n'est-ce pas ?

— Je te suis à la mort, oui, mais je ne vivrai plus avec toi.

Nous étions dans une gorge solitaire ; j'arrêtai mon cheval.

20 — Est-ce ici ? dit-elle.

Et d'un bond elle fut à terre. Elle ôta sa mantille, la jeta à ses pieds, et se tint immobile un poing sur la hanche, me regardant fixement.

— Tu veux me tuer, je le vois bien, dit-elle ; c'est écrit, mais tu ne me feras pas céder.

— Je t'en prie, lui dis-je, sois raisonnable. Écoute-moi ! tout le passé est oublié. Pourtant, tu le sais, c'est toi qui m'as perdu ; c'est pour toi que je suis devenu un voleur et un meurtrier. Carmen ! ma Carmen ! laisse-moi te sauver et me sauver avec toi.

— José, répondit-elle, tu me demandes l'impossible. Je ne t'aime 30 plus ; toi, tu m'aimes encore, et c'est pour cela que tu veux me tuer. Je pourrais bien encore te faire quelque mensonge ; mais je ne veux pas m'en donner la peine. Tout est fini entre nous. Comme mon romi, tu as le droit de tuer la romi ; mais Carmen sera toujours libre. Calli elle est née, calli elle mourra. — Tu aimes donc Lucas ? lui demandai-je. — Oui, je l'ai aimé, comme toi, un instant, moins que toi peut-être. A présent je n'aime plus rien, et je me hais pour t'avoir aimé.

Je me jetai à ses pieds, je lui pris les mains, je les arrosai de mes larmes. Je lui rappelai tous les moments de bonheur que nous avions passés ensemble. Je lui offris de rester brigand pour lui plaire. Tout, 40 monsieur, tout ; je lui offris tout, pourvu qu'elle voulût m'aimer encore !

Elle me dit :

— T'aimer encore, c'est impossible. Vivre avec toi, je ne le veux pas.

La fureur me possédait. Je tirai mon couteau. J'aurais voulu qu'elle eût peur et me demandât grâce, mais cette femme était un démon.

— Pour la dernière fois, m'écriai-je, veux-tu rester avec moi !

— Non, non ! non ! dit-elle en frappant du pied. Et elle tira de son doigt une bague que je lui avais donnée et la jeta dans les broussailles.

Je la frappai deux fois. C'était le couteau du Borgne⁹ que j'avais pris, ayant cassé le mien. Elle tomba au second coup sans crier. Je crois encore 50 voir son grand œil noir me regarder fixement ; puis il devint trouble et se ferma. Je restai anéanti une bonne heure devant ce cadavre. Puis, je me rappelai que Carmen m'avait dit souvent qu'elle aimerait à être enterrée dans un bois. Je lui creusai une fosse avec mon couteau et je l'y déposai. Je cherchai longtemps sa bague et je la trouvai à la fin. Je la mis dans la fosse auprès d'elle avec une petite croix. Peut-être ai-je eu tort. Ensuite je montai sur mon cheval, je galopai jusqu'à Cordoue, et au premier corps de garde je me fis connaître. J'ai dit que j'avais tué Carmen ; mais je n'ai pas voulu dire où était son corps. L'ermite était un saint homme. Il a prié pour elle ! Il a dit une messe pour son âme... Pauvre 60 enfant ! Ce sont les *Calés* qui sont coupables pour l'avoir élevée ainsi.

Lycée pilote de Gabès	Devoir de synthèse de français N° 3	Classes : 4 ^{èmes} années
Année scolaire 2004-2005	Durée : 2 heures	Sc. exp + Math

TEXTE :

Blanche est solitaire et complexée; Christa brillante et séductrice. Lors d'une soirée, Blanche s'est sentie humiliée par Christa-qu'elle appelle Antéchrista.

Cette nuit-là, comme Antéchrista dormait dans ce qui avait été mon lit, je tentai de mettre un peu d'ordre parmi les divers tumultes qui se bousculaient en moi. Je subissais ce tohu-bohu mental : «Ça ne lui suffit pas de me voler le peu que j'avais, il faut qu'elle me pourrisse tout ! Elle voit très bien où le bât blesse en moi, elle en abuse, elle jouit de faire le mal et elle m'a choisie pour victime. Je ne lui apporte que du bien, elle ne m'apporte que du mal. Ça va mal finir cette histoire. Antéchrista, tu m'entends, tu es le mal, je te terrasserai comme un dragon ! »

L'instant d'après, j'entendais :

«Arrête ce délire, que tu es susceptible ! Elle s'est un peu moquée de toi, ce n'est pas grave, si tu t'y connaissais plus en amitié, tu saurais que ses manières sont normales, et puis n'oublie pas que c'est elle qui t'a emmenée à cette soirée, sans elle tu n'aurais jamais eu le courage d'y aller, et tu es contente de ce qui t'est arrivé là-bas, c'est vrai que c'est une peste, mais elle t'apprend à vivre, et que tu le veuilles ou non, tu en avais besoin. »

La riposte ne tardait pas :

«C'est ça, tu joues le jeu de l'ennemie. Tu lui trouves toujours des excuses, jusqu'où faudra-t-il que tu mordes la poussière pour réagir ? Si tu n'as pas de respect pour toi, ne t'étonne pas qu'elle ne te respecte pas !»

La négociation était sans fin.

«Et alors, tu vas exiger des excuses ?, Tu auras l'air fin,tiens ! Tu serais moins bête si tu ne montrais pas qu'elle t'a blessée. Sois au-dessus de ça ! Ne te complais pas dans ton complexe de persécution !

-Lâche ! De quels mots ne déguises-tu pas ta lâcheté ?

-Tu n'est pas réaliste. Christa n'est pas le diable. Elle a ses bons et ses mauvais côtés. Elle a débarqué dans ton monde et tu auras du mal à te débarrasser d'elle. Il y a une chose que tu ne peux pas nier, c'est qu'elle est la vie : elle est douée pour vivre et toi tu ne l'es pas. Il faut toujours aller dans le sens de la vie, il ne faut pas lui opposer de résistance. Si tu souffres, c'est que tu la refuses. Quand tu l'accepteras pour de vrai, tu ne souffriras plus.»

Comme je ne parvenais pas à sortir de cette querelle intérieure, je me forçais à penser à autre chose.

Amélie Nothomb, Antéchrista (2003).

1/ ETUDE DE TEXTE : (10 POINTS).

- 1 / Par quoi se caractérise le dialogue intérieure de Blanche ? Relevez les expressions qui le montrent ?
- 2 / Que révèle ce dialogue intérieur sur la personnalité de Blanche ?
- 3 / Blanche est indignée contre Christa.
 - a / Que lui reproche t-elle ?
 - b . Relevez deux procédés d'écriture traduisant cette indignation.
- 4 . Quelles sont les véritables raisons de cette "haine" ?.

2/ ESSAI : (10 POINTS)

« C'est vrai que c'est une peste, mais elle t'apprend à vivre, et que tu le veuilles ou non, tu en avais besoin »

Au sein de ce dilemme, l'amitié s'avère une expérience marquée par la souffrance

Pensez-vous que l'amitié en tant que relation solide et fructueuse soit une chimère et une illusion au XXI^{ème} siècle ?

Vous développerez votre point de vue dans un texte argumenté et cohérent.

Lycée Pilote, Gafsa	DEVOIR DE SYNTHESE	Prof : Tababi A.
Durée : 2 heures	N°3	Classes : 4 ^{ème} Maths

Un vers, un proverbe, une maxime, par un concours d'échos ou de symétries, se haussent naturellement à une enviable stabilité. Un texte plus étendu ou plus lâche, si l'écriture ne le fixait, si l'imprimerie ne le multipliait, n'aurait même pas le temps d'être crédité de la plus brève permanence. C'est pourquoi l'écriture constitue le gage (1), la chance de la survie, combien précaire (2) du reste et infiniment aléatoire (3), pour laquelle il n'est pas d'écrivain qui ne risque son pari insensé.

Mais voici l'écriture mise en question à son tour. Des prophètes qui montrent, je l'espère, plus de malignité que de clairvoyance, annoncent la fin, après cinq misérables siècles, de l'ère de Gutenberg (4). Ce n'est pas l'imprimerie seule qu'ils destinent ainsi à une prompte déshérence, c'est l'expression écrite dans son ensemble, en ses œuvres vives. Je suis persuadé pour ma part que les procédés d'enregistrement, de conversation, de multiplication et de relais du son ou de l'image constituent des acquisitions inappréciables, mais qui n'écartent nullement l'expression discursive, telle qu'un texte la fixe et la perpétue (5), invitant au déchiffrement et à la méditation, c'est-à-dire à l'indispensable déploiement d'un message où même l'informulé devient explicite. Tout langage reçoit ainsi de l'écriture sa consécration et sa fécondité. L'écriture est, de vocation, support de savoir précis et vérifiable, d'argumentation rigoureuse, instrument quasi exclusif et dépôt des références durables. On n'a pas assez remarqué combien le son insistant et l'image en mouvement, au contraire de la lecture, favorisent l'hypnose de l'esprit et l'acheminement aisément à la sensation fruste (6) et hébétée que suscite vite le vacarme ou l'éclat.

Roger CAILLOIS, Discours de réception à l'Académie française (1972)

- | | | |
|---------------------------------|-----------------------|-------------------|
| (1) la garantie | (2) instable | (3) hasardeuse |
| (4) l'inventeur de l'imprimerie | (5) la rend éternelle | (6) sans élégance |

A/ ETUDE DE TEXTE (10 Points) :

- 1- En quoi l'acte d'écrire est-il indispensable, voire vital ? (2 pts)
- 2- Si l'on croit l'auteur, l'écriture est en grand danger. Qu'est-ce qui la menace ? (2 pts)
- 3- Pour quelle raison l'écriture reste, et de loin, le meilleur moyen d'expression ? (3 pts)
- 4- Identifiez puis commentez deux moyens d'écriture sur lesquels s'appuie Roger Caillois dans le but d'exprimer son attachement inconditionnel à l'expression écrite. (3 pts)

B/ ESSAI (10 Points) :

« Tout langage reçoit ainsi de l'écriture sa consécration et sa fécondité », affirme fièrement Roger Caillois.

Partagez-vous son point de vue pour dire que l'écriture reste le plus efficace des moyens pour s'exprimer, en dépit des avancées spectaculaires des moyens de communication moderne ?

Exprimez votre point de vue sur la question dans un texte argumentatif (qui ne dépassera pas 25 lignes) étayé par des exemples de vos connaissances et de votre expérience personnelle.

TEXTE :

Un garde-chasse, guéri par Monsieur d'une fluxion de poitrine, avait donné à Madame une petite levrette d'Italie¹, elle la prenait pour se promener, car elle sortait quelquefois, afin d'être seule un instant et de n'avoir plus sous les yeux l'éternel jardin avec la route-poudreuse.

5 Elle allait jusqu'à la hêtrée de Banneville, près du pavillon abandonné qui fait l'angle du mur, du côté des champs. Il y a dans le saut-de-loup², parmi les herbes, de longs roseaux à feuilles coupantes.

Elle commençait par regarder tout alentour, pour voir si rien n'avait changé depuis la dernière fois qu'elle était venue. Elle retrouvait aux
10 mêmes places les digitales et les ravenelles³, les bouquets d'orties entourant les gros cailloux, et les plaques de lichen⁴ le long des trois fenêtres dont les volets toujours clos s'égrenaient de pourriture, sur leurs barres de fer rouillées. Sa pensée, sans but d'abord, vagabondant au hasard, comme sa levrette, qui faisait des cercles dans la campagne,
15 jappait après les papillons jaunes, donnait la chasse aux musaraignes⁵ en mordillant les coquelicots sur le bord d'une pièce de blé. Puis ses idées peu à peu se fixaient, et, assise sur le gazon, qu'elle fouillait à petits coups avec le bout de son ombrelle. Emma se répétait :

« Pourquoi, mon Dieu, me suis-je mariée ? »

20 Elle se demandait s'il n'y aurait pas eu moyen, par d'autres combinaisons du hasard, de rencontrer un autre homme ; et elle cherchait à imaginer quels eussent été ces événements non survenus, cette vie différente, ce mari qu'elle ne connaissait pas. Tous, en effet, ne ressemblaient pas à celui-là. Il aurait pu être beau, spirituel, distingué,
25 attirant, tels qu'ils étaient sans doute, ceux qu'avaient épousés ses anciennes camarades du couvent. Que faisaient-elles maintenant ? A la ville, avec le bruit des rues, le bourdonnement des théâtres et les clartés du bal, elles avaient des existences où le cœur se dilate, où les sens s'épanouissent. Mais elle, sa vie était froide comme un grenier dont la
30 lucarne est au nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son cœur ?

Gustave FLAUBERT. *Madame Bovary*, I, 7, 1857.

1) *Levrette d'Italie* : race de chien.

2) *Saut-de-loup* : fossé creusé au bout de l'allée d'un parc pour en marquer les limites.

3) *Les ravenelles et les digitales* sont des variétés de fleurs.

4) *Le lichen* est un végétal qui vit sur les arbres et les pierres.

5) *Musaraigne* : sorte de souris.

QUESTIONS DE COMPREHENSION

10 POINTS

- 1) Quel est le but de la promenade de Madame Bovary ? (01 pt)
- 2) Quelle idée Madame Bovary donne-t-elle de sa vie ?
Relevez la figure de style utilisée par l'auteur pour traduire le sentiment du personnage. (02,5 pts)
- 3) Une correspondance s'établit entre l'état d'âme de Madame Bovary et la description des lieux. Expliquez-la.
Relevez deux procédés d'écriture au service de cette correspondance.
(03,5 pts)
- 4) A quoi est liée l'idée de bonheur chez Emma Bovary ?
Donnez la fonction du discours indirect libre dans le texte.
(03 pts)

ESSAI

10 POINTS

SUJET :

Les pages romanesques mettent en scène des personnages comme Emma Bovary, Don Quichotte, Dom Juan, Cosette... Ces personnages peuvent-ils nous initier à la vie ?

Vous exprimerez votre opinion en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

L'ère des « hommes- machines »

Le machinisme a mis à la disposition de tous et de chacun une puissance démesurée. Il est très difficile de conserver la raison quand on dispose d'une telle puissance. L'homme qui, volontiers, s'effacerait devant une porte pour laisser passer son voisin, Cet homme, s'il pilote une « quinze chevaux », entend bien dépasser le modeste possesseur d'une voiture de dix chevaux. Ne le voudrait-il pas qu'il y est en quelque sorte contraint par les lois de la matière. Sa machine lui force la main. Il donne donc un coup de Klaxon qui signifie : « Rangez-vous et sans tarder, puisque je suis plus fort que vous, Rangez-vous! Laissez-moi passer. À vous de recevoir la fange de mes roues. À vous de respirer les gaz puants de mon moteur. D'ailleurs, je ne vous boucherai pas longtemps la vue. Je vous suis bien supérieur par la cylindrée, par la souplesse, par les reprises, par toutes ces vertus honorifiques, célébrées par les articles et les prospectus. Rangez- vous ou je vous bouscule. car je manque de patience.» Ainsi pense, et le plus souvent même sans le savoir, l'homme qui dispose d'une puissante mécanique. (...) Le climat de la mécanique n'est pas celui de la politesse. La civilisation mécanique a restauré les lois de la jungle.

Georges Duhamel, chronique des saisons amères

Vocabulaire

- Ère : époque.
- Contraint : obligé
- Fange : boue, bourbe sale
- Cylindrée : dans une voiture, c'est le volume engendré par le déplacement des pistons dans les cylindres
- Vertus honorifiques: qualités d'honneur.
- Prospectus : brochure publicitaire distribuée pour vanter un produit

I. Compréhension (6points)

1. Quelle est la thèse défendue par l'auteur? (1pt)

.....
.....

2. a) Comment se comporte le conducteur de la grosse voiture? (1.5 pts)

.....
.....

b) Relevez deux procédés d'écriture qui soulignent ce comportement?
(1.5 pts)

.....
.....

3. Par quoi se définissent les rapports entre les individus dans cette ère moderne? (2 pts)

.....
.....

II. Langue (7 points)

Exercice 1 (1pt)

Cette puissance est démesurée. Elle fait perdre la raison.

À partir de ces deux propositions indépendantes construisez:

a) une phrase complexe comportant une proposition subordonnée de cause.

.....
.....

b) une phrase complexe comportant une proposition subordonnée de conséquence.

.....
.....

Exercice 2 (2 pts)

Complétez les phrases suivantes en employant une proposition subordonnée de but. Utilisez " pour que" et " de peur que"

- "Rangez-vous....."

- Le conducteur de la " quinze chevaux" accélère.....

.....
.....

Exercice 3 (2 pts)

Réécrivez les phrases suivantes en remplaçant les expressions d'opposition par "bien que" et " si + adj + que "

- En dépit de sa civilité, l'homme moderne ne respecte plus son prochain sous l'influence du machinisme.

.....
.....

- Malgré le développement de la mécanique, la pollution provoquée par les moyens de transport est encore importante.

.....
.....

Exercice 4 (1 pt)

Réécrivez les phrases suivantes en remplaçant les expressions d'opposition par "malgré", " en dépit de "

- Bien qu'elle soit rapide et perfectionnée, la " quinze chevaux" est polluante.

.....

- Le machinisme donne à l'homme une puissance démesurée quoiqu'il soit profitable.

.....

Exercice 5 (1 pt)

Donnez l'antonyme des adjectifs suivants

- démesuré:.....

- Puant :.....

III. Essai (7 points)

" Rangez – vous! Laissez-moi passer!" crie le conducteur d'une voiture rapide et perfectionnée.

Pensez-vous que la vitesse dans la conduite d'engins (moto, voiture,.....) soit d'un intérêt quelconque?

Exprimez un point de vue nuancé en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de services au petit nombre d'êtres pensants répandus dans le monde sont les lettrés isolés, les vrais savants renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté sur les bancs des universités, ni dit les choses à moitié dans les académies ; et ceux-là ont presque tous été persécutés. Notre misérable espèce est tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enseignent un chemin nouveau.

Faites des odes à la louange de Mgr Superbus Fadus, des madrigaux pour sa maîtresse ; dédiez à son portier un livre de géographie, vous serez bien reçu ; éclairez les hommes, vous serez écrasé

Descartes est obligé de quitter sa patrie, Gassendi est calomnié, Arnauld traîne ses jours dans l'exil ; tout philosophe est traité comme les prophètes chez les Juifs.

Qui croirait que dans le XVIII^e siècle un philosophe ait été traîné devant les tribunaux séculiers, et traité d'impie par les tribunaux d'arguments, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains ? Je ne désespère pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'insolence de dire qu'un homme ne penserait pas s'il était sans tête.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalousie de ses confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissants du monde ; c'est d'être jugé par des sots. Les sots vont loin quelquefois, surtout quand le fanatisme se joint à l'ineptie, et à l'ineptie l'esprit de vengeance. Le grand malheur encore d'un homme de lettre est ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, et le voilà soutenu par ses confrères. Si on lui fait une injustice, il trouve aussitôt des défenseurs. L'homme de lettres est sans secours ; il ressemble aux poissons volants : s'il s'élève un peu, les oiseaux le dévorent ; s'il plonge, les poissons le mangent.

Tout homme public paye tribut à la malignité ; mais il est payé en derniers et en honneurs. L'homme de lettres paye le même tribut sans rien recevoir ; il est descendu pour son plaisir dans l'arène, il s'est lui-même condamné aux bêtes

Voltaire, Le Dictionnaire Philosophique

I. Compréhension globale

- 1- Quel est, d'après le premier paragraphe de ce texte, le problème fondamental auquel sont confrontés certains hommes de lettres ? Justifiez
- 2- Pour être reconnus et épargnés plusieurs hommes de lettres daignent payer le prix très cher. En quoi consiste ce prix ?
- 3- De quoi souffre l'homme de lettres, le vrai, dans sa relation avec son entourage ? Qu'est ce qui semble révolter et indigner le plus l'auteur dans cette situation ?
- 4- Dans l'évocation de cette situation, l'auteur recourt à plusieurs procédés d'écriture. Relevez-en deux et expliquez leurs effets.

II. Essai

Sujet : « L'homme de lettres est sans secours... », écrit l'auteur.

Un homme de lettres, digne de ce nom, est-il toujours voué à un destin tragique ?

Exemple à l'appui.

Texte :

On reconnaît un écrivain digne de ce nom à ce qu'il y a une part essentielle de lui-même qui frappe en lui pour qu'il la tire au jour. Cette part essentielle a un droit absolu de naître à l'expression, ce qui comporte *ipso facto* un droit absolu de priorité sur tout ce qu'il pourrait exprimer d'autre qu'elle : je l'appellerai aussi sa part nécessaire, étant nécessaire pour lui de l'exprimer. Tant qu'un écrivain n'a pas exprimé en entier sa part nécessaire, ce qu'il peut avoir fait à trente ans, comme il peut ne l'avoir pas encore fait au seuil de la vieillesse, il doit tout subordonner à cette expression, et au besoin tout lui sacrifier. Il ne doit pas souffrir que les événements ni les hommes l'en distraient, ou il ne doit le souffrir que dans une mesure très courte ; les heures de cet homme sont comptées. Comme Jeanne d'Arc, il n'entend ses voix que « dans les bois », c'est-à-dire dans sa solitude intérieure. A tout ce qui tenterait de lui prendre sa substance au profit de ce qui n'est pas sa part nécessaire, il a le devoir de répondre : « J'ai mieux à faire ! D'autres que moi peuvent faire, aussi bien que je le ferais, ce que vous me demandez là. Laissez-moi donc me concentrer dans ce qui m'est propre. Laissez-moi donc à cela qui ne peut être que par moi seul. »

Non seulement un écrivain digne de ce nom doit avant tout exprimer sa part nécessaire, mais, cela même, il doit le faire comme il lui plaît. Le peintre Filippo Lippi, travaillant chez les Médicis, on devait l'enfermer, tant il aimait la vie ; mais il s'échappait par la fenêtre. A la fin, Côme dit : « Qu'on lui laisse la porte ouverte. Les hommes de talent sont des essences célestes. Il ne faut en rien les contraindre. » L'écrivain digne de ce nom ne doit pas être contraint. Il doit, dans son art, ne faire que ce qui lui est agréable², et le faire, toutes affaires cessantes, au moment même que cela lui est agréable : ce qu'il ferait dans d'autres conditions serait mal fait. Et sans doute, agissant ainsi, il risque de décevoir ou de déconcerter. Mais quoi ! Si un écrivain qui déconcerte pour le plaisir est un sot, un écrivain digne de ce nom, qui déconcerte, a grande chance d'être simplement un écrivain loyal avec lui-même.

Cette loyauté avec soi-même, c'est la plus grande marque de respect qu'un écrivain puisse donner au public : et il la donne sans le faire exprès, ce qui est encore mieux. En quoi consiste, pour un écrivain, la loyauté avec soi-même ? Elle consiste, par exemple, à ne pas prendre parti dans des questions qu'il n'a pas étudiées, qu'il a laissées de côté soit pour quelque raison de hasard, soit pour la raison excellente qu'elles n'intéressaient pas sa part essentielle ; à ne pas se donner le ton de l'assurance dans des choses dont il n'est pas assuré ; à ne pas se faire le guide d'autres êtres sur des chemins qu'il ne connaît pas assez bien, ou vers des objets dont la valeur lui reste voilée.

Henry de Montherlant

SERVICE INUTILE (EDITIONS GALLIMARD.1935)

1. *Ipso facto* : par voie de conséquence, automatiquement
2. Agréable : ici, qui convient (à l'écrivain)

I/ Étude de Texte

- 1- Quelles sont, selon l'auteur, les deux conditions nécessaires pour être « un écrivain digne de ce nom » ? (3pts)
- 2- A quelles contraintes extérieures un tel écrivain doit-il alors nécessairement échapper ? (2pts)
- 3- Quelles seraient, selon l'auteur, les conséquences d'une telle attitude sur ses rapports avec le public ? (2pts)
- 4- Relevez et analysez deux procédés d'écriture qui donnent force et vigueur à l'argumentation de l'auteur. (3pts)

II/ E S S A I

Pensez-vous, comme l'auteur, que l'écrivain ou l'artiste de manière générale doit imposer une indépendance totale par rapport à son entourage, n'écouter que sa propre voix ?

Vous développerez sur ce sujet un point de vue argumenté et illustré d'exemple précis.

Lycée Pilote Médenine

Prof : M^{elle} Magtouf

Devoir de synthèse
N°3
Français

Année sc : 04/05

Classes: 4^{ème} Sc-Exp et
Maths

Durée : 2 H .

Date : Le 10/05/2005

Mon père m'enseigna à lever la tête, mais ma mère m'avait d'abord bien dressé à la courber. Sans doute avait-elle été toute sa vie trop malheureuse. Il est des malheurs, comme des maladies, dont on ne relève pas.

Ma mère avait peur. Peur de la faim. Non pas qu'effectivement il lui fallût craindre de manquer de pain. Car, si nous vivions tout juste, nous vivions, et l'expérience eût plutôt dû la rassurer. C'était une peur atavique¹.

Trop de générations derrière elle avaient vécu dans le tremblement. Elle tremblait comme elles avaient fait, et continuait de sentir à son cou cette corde de la nécessité qui pendant des siècles les avait étranglées. La peur était dans la maison. Cela n'en faisait pas un enfer. Je n'y ai vu ni monstres ni fantômes. C'était quelque chose de pire, la misère consciente, et tout ce qui en résulte, le repliement sur soi, une docilité un peu honteuse, presque de la lâcheté, une obscure résignation dans laquelle s'anéantit la liberté, l'enchantement avilissant du malheur ; toute cette basse vie sans lumière jugée et devenue naturelle et fatale, si bien que ma pauvre maman ne m'a jamais compris seulement quand plus tard, je lui parlais d'une vie qui serait, quelquefois au moins, pour tous les hommes une fête. Son plaisir à elle, quand le travail ne pressait pas, c'était, sur le pas de la porte, d'entendre une voisine lui raconter, le panier (...) au bras, de belles misères, et de pleurs de compagnie. Un quart d'heure, une demi-heure passait sans qu'elle s'en rendît compte. Quel ravissement ! On s'attendrit sur les autres et sur soi-même, on laisse s'épandre sa pitié, on se courbe un peu plus, et on remercie le ciel de ne s'être pas trompé : l'ordre du monde est bien ce que l'on en pensait, il se réalise par la misère et par la mort. Ce fut là ma première philosophie. J'ai passé ma vie à m'en corriger.

GEHENNO) *Le Journal d'un Homme de Quarante Ans (1934)*

¹ Atavique : qui se transmet, par hérédité, depuis toute une série d'ancêtres.

Compréhension : (10pts)

1. Le narrateur a reçu de ses parents une double éducation. En quoi consiste-t-elle ? (2pts)
2. Quelle était l'influence de cette éducation sur sa personnalité ? (2pts)
3. Comment sa mère justifiait-elle la pauvreté ? (1.5pts)
4. Comment oubliait-elle son malheur ? (1.5pts)
5. Pour parler de son expérience, le narrateur met en place différents procédés d'écriture.

Relevez et analysez deux de ces procédés. (3pts)

Essai : (10pts)

Géhenno se défend d'avoir fait une autobiographie en disant :

« J'ai conscience d'appartenir à une espèce commune de l'humanité et cela m'aide à croire qu'en parlant de moi, je parlerai aussi des autres. »

L'expérience personnelle est-elle toujours semblable à celle des autres ?

Développez un point de vue nuancé en vous référant, dans le choix de vos exemples, à vos lectures.

Bon travail

LYCEE PILOTE DE L'ARIANA

MME AYARI
MME SLAMA
2003-2004

DEVOIR DE SYNTHESE N°3

(4 ° année)

Etude de texte (10 points)

- 1) a- **Sur quel caractère du héros Giraudoux insiste t'il ?**
b- **Relevez un procédé qui le montre .**

- 2) « **Il lui fallait une table à manger, une chaise pour écrire. »**
disait Suzanne de Robinson.
Quel reproche fait-elle à travers cette phrase à ce gentleman anglais échoué sur une île déserte.

- 3) **Comment le Robinson de Giraudoux vit-il la solitude ? Justifiez votre réponse.**

- 4) a-**Le personnage de Robinson suscite souvent l'admiration des lecteurs ? Est-ce le cas de Suzanne ?**
Justifiez votre réponse en vous référant au texte.

b-**Quel procédé d'écriture traduit son attitude ?**

Essai (10 points)

On dit souvent que les héros font rêver. Pensez-vous que ce soit toujours vrai ?

Vous présenterez votre point de vue, en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

TEXTE

Nouveau Robinson, Suzanne se retrouve, après un naufrage, sur une île déserte. Elle y découvre des objets abandonnés par un marin allemand échoué là avant elle : parmi ceux-ci, un exemplaire de Robinson Crusoé, dans la lecture duquel elle se plonge aussitôt.

A chaque instant pendant dix-huit années, il attachait des ficelles, il sciait des pieux, il clouait des planches. Cet homme hardi frissonnait de peur sans arrêt, et n'osa qu'au bout de treize ans reconnaître toute son île. Ce marin qui voyait de son promontoire à l'œil nu les brumes d'un continent, alors que j'avais nagé au bout de quelques mois dans tout l'archipel, jamais n'eut l'idée de partir vers lui. Maladroit, creusant des bateaux au centre de l'île, marchant toujours sur l'équateur avec des ombrelles comme sur un fil de fer. Meticuleux, connaissant le nom de tous les plus inutiles objets d'Europe, et n'ayant de cesse qu'il n'eût appris tous les métiers. Il lui fallait une table à manger, une chaise pour écrire, des brouettes, dix espèces de panier (et il désespéra de ne pouvoir réussir la onzième), plus de filets à provisions que n'en veut une ménagère les jours du marché, trois genres de faucilles et faux, et un crible, et des roues à repasser, et une herse, et un mortier, et un tamis. Et des jarres, carrées, ovales et rondes, et des écuelles et un miroir, et toutes les casseroles. Encombrant déjà sa pauvre île, comme sa nation plus tard allait faire le monde, de pacotille et de fer-blanc. Le livre était plein de gravures, pas une seule qui me le montrât au repos : c'était Robinson bêchant, ou cousant, ou préparant onze fusils dans un mur à meurtrières, disposant un mannequin pour effrayer les oiseaux. Toujours agité, non comme s'il était séparé des humains, mais comme s'il était brouillé avec eux, et ne connaissant aucun des deux périls de la solitude, le suicide et la folie. Le seul homme peut être, tant je le trouvais tatillon et superstitieux, que je n'aurais pas aimé rencontrer dans une île.

Jean Giraudoux (1882-1944), *Suzanne et le Pacifique* (1921)

La Princesse de Clèves

Le roman *La Princesse de Clèves* s'ouvre par une fresque des dernières années du règne de Henri II. Puis surgit l'héroïne du roman : Mlle de Chartres.

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de Mme de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille : mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanteries devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée : elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques ou plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élevation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance : mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis¹ qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Mme de Chartres, qui était extrêmement glorieuse², ne trouvait presque rien digne de sa fille : la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle : il fut surpris de la grande beauté de Mlle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle : tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, première partie, 1678.

1. *vidame* : titre nobiliaire
2. *galanteries* : intrigues amoureuses
3. *domestiques familiaux*
4. *engagements* : liaisons amoureuses
5. *partis* : personne à marier
6. *glorieuse* : orgueilleuse, fière de son rang

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°3

4^{ème} année

ETUDE DE TEXTE

1) a) Quelles sont, d'après ce texte, les qualités qui distinguent l'héroïne de ce roman ?

b) Relevez et analysez le procédé auquel la narratrice a recours pour décrire son personnage ?

2) a) Quelle est l'opinion de la mère de l'héroïne concernant l'éducation des jeunes filles ?

b) Relevez et analysez le procédé qui rend compte de sa vision de l'éducation.

3) Comment Mme de Chartres conçoit-elle la vertu ?

4) A quel dangers l'héroïne est-elle exposée ? Justifiez votre réponse.

ESSAI

Gide critique en ces termes un personnage de son roman *Les Faux Monnayeurs* : « Il a trop lu, trop retenu et beaucoup plus appris par les livres que par la vie. »
Vous expliquerez quels dangers peut présenter une culture qui se nourrit de livres plus que d'expérience vécue, et vous direz si ces dangers constituent à vos yeux une menace grave.

LYCEE PILOTE DE L'ARIANA

2001/2002

Mme AYARI

DEVOIR DE CONTRÔLE (3^{ème} trimestre) 7^{ème} année

ETUDE DE TEXTE:

- 1) a) Trouvez et reformulez la thèse défendue par Dom Juan.
b) Relevez dans la tirade les quatre principaux arguments qu'il avance pour justifier son point de vue.
- 2) Faites apparaître ce qui permet d'identifier la présence d'un interlocuteur. Précisez ensuite son point de vue.
- 3) A quoi est comparé le jeu de l'amour dans les six dernières lignes. Justifiez votre réponse.
- 4) Relevez et analysez deux procédés d'écriture utilisés par Dom Juan pour convaincre son interlocuteur.

ESSAI:

Pour Michel Tournier « la passion adultère de Tristan, le désir ardent et destructeur de Dom Juan, la farouche solitude de Robinson, le rêve extravagant de Dom Quichotte sont autant de façons de dire non à la société. »

Pensez-vous comme lui que tous les personnages de roman soient une forme de contestation quelconque?

Vous exprimerez votre point de vue en appuyant votre argumentation par des exemples précis.

Le séducteur.

DOM JUAN - Quoi ? Tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on
5 renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vou-
loir se piquer¹ d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir² pour toujours dans une passion,
d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés que nous peuvent frapper les yeux ! Non,
non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous char-
mer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes pré-
10 tentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve,
je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour
que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des
yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature
nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et
15 dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les incli-
naisons naissantes après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est
dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur
d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des
transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les
20 armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les
scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire
venir. Mais lorsqu'on est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau
de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque
objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants
25 d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle
personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire
en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter
l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre,
je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y voir étendre mes conquêtes amoureuses.

MOLIÈRE

Dom Juan, 1665 (Acte I, Scène 2)

- 1 - prétendre avoir
- 2 - s'enterrer

DEVOIR DE SYNTHESE n° 3038

I- Compréhension global : (10 pts)

- 1) Le narrateur souffre d'un immense complexe. Lequel ?
Quelle image de lui-même met en relief l'intensité de ce
Complexe ? Justifiez (2 pts)
- 2) Par quoi se caractérise la relation entre le narrateur et les
Autres ? Quels sentiments cette relation lui inspire-t-elle ?
Justifiez. (3 pts)
- 3) Dans l'évocation de cette relation, le narrateur fait appel
à plusieurs procédés d'écriture. Relevez-en deux
et expliquez leurs effets. (3 pts)
- 4) Quelle autre image de lui-même le narrateur cherche-t-il
désespérément à donner aux autres. Justifiez (2 pts)

II- Essai :

Sujet : « Combien c'est une chose affreuse que d'être laid »,
écrit le narrateur.

Croyez-vous que la beauté physique soit une chance
pour son sujet ? Exemples à l'appui.

Texte :

Je suis le point de mire de ce cercle et, comme chaque fois qu'on me regarde avec insistance, j'éprouve un sentiment de gêne.

Je ne sais si on se rend compte combien c'est une chose affreuse que d'être laid. De la minute où je me lève et me rase devant ma glace à la minute où je me couche et me lave les dents, je n'oublie pas une seconde que tout le bas de mon visage, à partir du nez, me donne une ressemblance fâcheuse avec un singe. Si je l'oubliais, d'ailleurs, les regards de mes contemporains se chargeraient à chaque instant de me le rappeler. Oh, ce n'est même pas la peine qu'ils ouvrent la bouche ! Où que je sois, dès que j'entre dans une pièce, il suffit que les gens tournent les yeux vers moi : j'entends aussitôt ce qu'ils pensent.

Je voudrais arracher mon physique comme une vieille peau et le rejeter loin de moi. Il me donne un sentiment intolérable d'injustice. Tout ce que je suis, tout ce que fais, tout ce que j'ai accompli- dans le domaine du sport, de la réussite sociale et de l'étude des langues-, rien de tout cela ne compte. Un seul coup d'œil à ma bouche et à mon menton, et je suis dévalorisé. Peu importe aux gens qui me regardent si le caractère bestial et lubrique de ma physionomie est démenti, en fait, par l'humanité qu'on peut lire dans mes yeux. Ils ne s'attachent qu'à la difformité du bas de mon visage et portant sur moi une condamnation sans appel.

J'entends leur pensée, je l'ai dit. Dès que je parais, je les entends s'exclamer en eux-mêmes : « Mais c'est un orang-outan ! » Et je me devenir aussitôt un objet de dérision.

L'ironie c'est qu'étant si laid, je sois en même temps si sensible à la beauté humaine. Une jolie fille, un enfant gracieux me ravissent. Mais, de peur de les effrayer, je n'ose approcher les enfants. Et très peu souvent les femmes. Je note pourtant que les animaux ; dont je raffole, n'ont aucunement peur de moi et qu'ils s'apprivoisent très vite. De mon côté, je me sens à l'aise avec eux. Je ne lis rien d'humiliant dans leurs yeux. Uniquement de l'affection – demandée, reçue, rendue. Ah quel beau monde ce serait, et combien je m'y sentirais heureux, si les hommes pouvaient avoir le regard des chevaux !

Je fais sur moi-même un violent effort, je relève les paupières, je regarde à mon tour mes regardeurs. Aussitôt, avec cette hypocrisie des gens que vous surprenez à vous fixer, ils détournent les yeux et prennent un air indifférent et d'autant plus vite que ma hure leur fait peur. Ce n'est pas que mes yeux soient féroces, bien au contraire. C'est le contexte qui les contamine et leur donne un air menaçant.

Robert MERLE

Madrapour
Seuil 1976

Avertissement du Libraire AU LECTEUR

Ami lecteur. Quoique tu n'achètes et ne lises ce livre que pour ton plaisir. Si néanmoins tu n'y trouverais autre chose. Tu devrais avoir regret à ton temps et à ton argent. Aussi je te puis assurer qu'il n'a pas été fait seulement pour divertir. Mais que son premier dessein a été d'instruire. Comme il y a des médecins qui purgent avec des patients agréables. Il y a aussi des livres plaisants qui donnent des avertissements fort utiles. On sait combien la morale dogmatique est infructueuse : on a beau prêcher les bonnes maximes. On les suit encore avec plus de peine qu'on ne les écoute. Mais quand nous voyons le vice tourné en ridicule. Nous en corrigeons. De peur d'être les objets de la risée publique. Ce qu'on pourrait trouver à redire au présent que je te fais. C'est qu'il n'y est parlé que de bagatelles et qu'il n'instruit que de choses peu importantes. Mais il faut considérer qu'il n'y a que trop de prédicateurs qui exhortent aux grandes vertus et qui crient contre les grands vices et il y en a très peu qui reprennent les défauts ordinaires qui sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus fréquents : car on y tombe par habitude et personne presque ne s'en donne de garde. Ne voit-on pas tous les jours une infinité d'esprits bourrus d'importuns d'avares de chicaneurs de fanfarons de coquets et de coquettes ? Cependant y a-t-il quelqu'un qui les ose avertir de leurs défauts et de leurs sottises si ce n'est la comédie ou la satire ? Celles-ci laissant aux docteurs et aux magistrats le soin de combattre les crimes s'arrêtent à corriger les indécences et les ridiculités s'il est permis d'user de ce mot. Elles ne sont pas moins nécessaires et sont souvent plus utiles que tous les discours sérieux.

Ami lecteur. Quoique tu n'achètes et ne lises ce livre que pour ton plaisir et à ton argent. Si néanmoins tu n'y trouverais autre chose. Tu devrais avoir regret à ton temps et à ton argent. Aussi je te puis assurer qu'il n'a pas été fait seulement pour divertir. Mais que son premier dessein a été d'instruire. Comme il y a des médecins qui purgent avec des patients agréables. Il y a aussi des livres plaisants qui donnent des avertissements fort utiles. On sait combien la morale dogmatique est infructueuse : on a beau prêcher les bonnes maximes. On les suit encore avec plus de peine qu'on ne les écoute. Mais quand nous voyons le vice tourné en ridicule. Nous en corrigeons. De peur d'être les objets de la risée publique. Ce qu'on pourrait trouver à redire au présent que je te fais. C'est qu'il n'y est parlé que de bagatelles et qu'il n'instruit que de choses peu importantes. Mais il faut considérer qu'il n'y a que trop de prédicateurs qui exhortent aux grandes vertus et qui crient contre les grands vices et il y en a très peu qui reprennent les défauts ordinaires qui sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus fréquents : car on y tombe par habitude et personne presque ne s'en donne de garde. Ne voit-on pas tous les jours une infinité d'esprits bourrus d'importuns d'avares de chicaneurs de fanfarons de coquets et de coquettes ? Cependant y a-t-il quelqu'un qui les ose avertir de leurs défauts et de leurs sottises si ce n'est la comédie ou la satire ? Celles-ci laissant aux docteurs et aux magistrats le soin de combattre les crimes s'arrêtent à corriger les indécences et les ridiculités s'il est permis d'user de ce mot. Elles ne sont pas moins nécessaires et sont souvent plus utiles que tous les discours sérieux.

✓ COMPREHENSION (10points)

1) Quels sont les rôles de la lecture selon l'auteur .(3pts)

2) Quel reproche font pourtant certains au livre (2pts)

3) Quel jugement l'auteur porte-t-il sur la morale ? Justifiez votre réponse à partir d'indices relevés dans le texte (2pts)

4) Relevez et expliquez trois procédés d'écriture qui valorisent le livre.(3pts)

ESSAI (10pts)

Quels sont les avantages de la lecture des écrivains ?
Dans un texte argumentatif d'une trentaine de lignes vous exprimerez votre point de vue à l'aide d'exemples précis.

Bon travail

TEXTE

❖ « Tout l'empire était rempli de son nom »

C'est ainsi qu'il montrait tous les jours la subtilité de son génie¹ et la bonté de son âme; on l'admirait. Il passait pour le plus fortuné² de tous les hommes; tout l'empire était rempli de son nom; toutes les femmes le lorgnaient³; tous les citoyens célébraient sa justice; les savants le regardaient comme leur oracle⁴; les prêtres même avouaient qu'il en savait plus que le 5--vieux archimage⁵ Yébor. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les griffons⁶, on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres: l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mithra⁷ que du pied 10 gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solennelle du feu sacré pour savoir quelle secte serait favorisée par Zadig. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds, et toute la ville était en agitation et en suspens. Zadig entra dans le temple en sautant à pieds joints, et il prouva ensuite par un discours élo- 15 quent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception⁸ de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite.

L'envieux et sa femme prétendirent que dans son discours il n'y avait pas assez de figures⁹, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes et les collines¹⁰. « Il est sec et sans génie, disaient-ils; on ne voit chez lui ni la mer 20 s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le soleil se fondre comme la cire; il n'a point le bon style oriental. » Zadig se contentait d'avoir le style de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas, parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier vizir.

25

VOLTAIRE, ZADIG, 1748.

- 1 Sa finesse, ses capacités d'adaptation aux circonstances.
- 2 Qui a beaucoup de chance, heureux.
- 3 Le regardaient du coin de l'œil.
- 4 Leur patron, l'homme dont l'autorité scientifique est indiscutable.
- 5 Un haut dignitaire de la religion des Perses et des Mèdes.

- 6 L'Envyieux a autrefois tenté de nuire à Zadig en exploitant une histoire concernant les chiens griffons.
- 7 L'esprit de la lumière divine.
- 8 De préférence pour.
- 9 Figures de rhétorique.
- 10 D'une façon figurée, à la manière des anciens.



I/Compréhension (10pts)

1) Dans ce passage, Zadig arbitre une querelle.

a) Quel est l'objet de cette querelle ?

b) A quoi Zadig a-t-il recours pour l'arbitrer (3pts)

2) Quelle est la tonalité dominante dans ce passage ?

Justifiez votre réponse à l'aide d'indices textuels précis (2pts)

3) Relevez et expliquez trois procédés d'écriture qui valorisent le personnage de Zadig (3pts)

4) Que dénonce Voltaire dans cet extrait (2pts)

ESSAI : (10pts)

La littérature a produit des personnages célèbres qui triomphent toujours malgré les obstacles dressés sur leur chemin.

Selon vous, un personnage célèbre de la littérature l'est-il nécessairement pour ses qualités morales ou ses actions exceptionnelles ?

Dans un texte argumentatif de 30 lignes, ^{jeux} exprimez votre point de vue à ce sujet.

EPREUVE DE FRANÇAIS

DUREE : 2h

ETUDE DE TEXTE

QUESTIONS

- 1) Les premières phrases du roman sont célèbres. En quoi peuvent-elles surprendre le lecteur ?
- 2) a) Par quoi Meursault semble t-il être surtout préoccupé ?
b) En quoi cette manière de se comporter du héros peut-elle justifier le titre du roman ?
- 3) Meursault raconte sa propre vie avec neutralité. Qu'est-ce qui au niveau de l'organisation des phrases entre-elles peut le montrer ?
- 4) Relevez et analysez un autre procédé d'écriture qui rend compte de cette attitude.

ESSAI

SUJET « Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon lire... » affirme Kafka. Vous analyserez cette réflexion en vous fondant sur des arguments et des exemples pertinents.

Avec *L'Étranger*, un personnage déroutant entre en littérature. Indifférent à tout, Meursault éprouve le sentiment de l'absurde à travers sa vie d'employé de bureau. Dès les premières lignes du roman, le lecteur découvre un climat étrange, à travers la narration que fait Meursault des événements.

AUJOURD'HUI, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo¹, à quatre-vingts kilomètres
5 d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé
10 alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu
15 une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi
20 parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard². Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots³, à l'odeur d'essence, à la réverbération⁴ de la route et du ciel, que je me suis assoupi.
25 J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

Albert Camus, *L'Étranger*, 1942, Éd. Gallimard.

1. Marengo :
l'action du roman
se déroule
en Algérie
2. brassard :
le brassard noir
était porté
en signe de deuil
3. cahots :
chocs provoqués
par la route
4. réverbération :
réflexion de la
lumière du soleil

LYCEE PILOTE DE L'ARIANA

2005/2006

Mme Ayari

Mme Slama

Mr Draoui

Devoir de synthèse n°3

4ème année

Etude de texte

- 1) Le discours prononcé par Julien devant les jurés représente-t-il un plaidoyer ou un réquisitoire ? Justifiez votre réponse. (2 pts)
- 2) a) Quel est le crime dont s'accuse Julien ? Quel est celui dont l'accuse la société ? (1 pt)
b) Pour lequel des deux est-il réellement jugé ? (1 pt)
- 3) Quelle est la thèse défendue par Julien face aux jurés et quels sont les arguments qu'il avance pour se justifier ? (3 pts)
- 4) Pour opposer ce héros solitaire à la société, l'auteur a recours à certains procédés d'écriture. Citez-en deux et analysez-les. (3 pts)

Essai

Selon vous, un héros doit-il être forcément un personnage d'exception pour nous émouvoir ? Ne peut-il pas nous plaire parce qu'il nous rappelle la réalité ?

Vous appuierez votre réflexion sur des exemples tirés de vos lectures.

Julien a dû fuir Verrières, sa liaison avec Mme de Rênal ne pouvant plus durer sans esclandre. Monté à Paris, devenu secrétaire du marquis de La Mole, il a séduit la blonde Mathilde, fille du marquis ; il sur le point de l'épouser, quand une lettre accusatrice de Mme de Rênal (en fait écrite sous la dictée d'un confesseur) le fait chasser. De désespoir, Julien accourt à Verrières et, en pleine église, tire sur Mme de Rênal. Celle-ci est seulement blessée.

Voici venue l'heure du jugement. Julien parle devant les jurés.

« Messieurs les jurés,

L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fait point illusion, la mort m'attend : elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. Mme de Rênal avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut *prémédité*. J'ai donc mérité la mort, messieurs les jurés. Mais quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des riches appelle la société.

Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que, dans le fait, je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés... »

Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton ; il dit tout ce qu'il avait sur le cœur ; l'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège ; mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. Mme Derville elle-même avait son mouchoir sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation, à son repentir, au respect, à l'adoration filiale et sans bornes que, dans les temps plus heureux, il avait pour Mme de Rênal... Mme Derville jeta un cri et s'évanouit.

Sthendal *Le Rouge et le Noir* 1830

Dictionnaire philosophique

- 1764

Article « Guerre »

Dans ce petit Dictionnaire portatif, comme l'appelait l'auteur, se trouvent regroupés par ordre alphabétique les grands sujets de réflexion de la pensée des Lumières. Voltaire donne à ses « définitions » un tour brillant et souvent ironique pour défendre les valeurs de progrès et de tolérance et faire avancer les conquêtes de la raison.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie : le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement ; ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune², borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

1. une famille noble
2. ancienne mesure de longueur : 1,38 m.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que Gengis Khan, Tamerlan, Bajazet³ n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain.

³ conquérants orientaux des XIII^e et XIV^e siècles

DEVOIR DE CONTROLE N°3

Niveau : 4^{ème} M

PROF : Mme Slama

I/ ETUDE DE TEXTE : (7points)

1- A/ Voltaire parle t'il dans son article d'une guerre en particulier ?

Justifiez votre réponse en prenant appui sur des indices précis (2pts)

B/ Quelle est donc la fonction de ce texte ? (1pt)

2- A/ L'auteur prend il parti dans son article ? (1pt)

B/ Répondez en précisant la tonalité dominante du texte (1pt)

Et en analysant les procédés d'écriture employés par l'auteur à cet effet (2pts)

II/ LANGUE : (3points)

1- « Cette province a beau protester qu'elle ne connaît pas le prince » ce dernier demeure insensible.

Réécrivez cette phrase en remplaçant l'expression soulignée par une locution conjonctive exprimant la même relation logique (1.5pts)

2- Donnez le sens du mot « un généalogiste » (1pt)

« avait des prétentions » Expliquez cette expression dans son contexte

III/ ESSAI : (10points)

Sujet : dans un développement argumenté, présentez les objections que l'on peut faire à ceux qui pensent que la guerre est utile

La scène se passe pendant la Première Guerre mondiale.

Notre colonel, il faut dire ce qui est, manifestait une bravoure stupéfiante ! Il se promenait au beau milieu de la chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare, un peu impatient seulement...

Ce colonel, c'était donc un monstre ! A présent, j'en étais assuré, pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas ! Je conçus en même temps qu'il devait y en avoir beaucoup des comme lui dans notre armée, des braves, et puis tout autant sans doute dans l'armée d'en face. Qui savait combien ? Un, deux, plusieurs millions peut-être en tout ? Dès lors ma frousse devint panique. Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment... Pourquoi s'arrêteraient-ils ? Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses.

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensai-je. Et avec quel effroi !...Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant, pétardant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique. On est puceau de l'horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy ? Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? A présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu. Ca venait des profondeurs et c'était arrivé.

Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard (1932)

DEVOIR DE CONTROLE N°3
4^{ème} année

Etude de texte (7 pts)

- 1) Pour décrire son colonel, le narrateur a eu recours à plusieurs expressions. Relevez-les et faites le commentaire nécessaire. (2 pts)
- 2) Le narrateur se demande s'il est le seul lâche sur la terre. Quelle réponse à cette question le texte nous apporte-t-il ? (2 pts)
- 3) a) Que cherche à montrer le narrateur à travers ce texte ? (1 pt)
b) Relevez et analysez deux procédés d'écriture appuyant votre réponse. (2 pts)

Langue (3 pts)

- 1) Dans ce texte, l'auteur utilise tantôt un registre de langue familier tantôt soutenu. Relevez une phrase pour chaque registre et réécrivez la phrase appartenant au registre familier selon un registre courant. (2 pts)
- 2) Pourquoi, selon vous, l'auteur a-t-il eu recours à ce mélange des registres ? (1 pt)

Essai (10 pts)

« A présent j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu » dit Céline dans *Voyage au bout de la nuit*.

Considérez-vous comme lui que la guerre est un « meurtre en commun » ou qu'elle est plutôt une entreprise héroïque ?

Émile Zola (1840-1902)

Germinal

(1885)

Et, brusquement, il conclut, sans hausser le ton.

« C'est dans ces circonstances, camarades, que vous devez prendre une décision ce soir. Voulez-vous la continuation de la grève ? et, en ce cas, que comptez-vous faire pour triompher de la Compagnie ? »

25 Un silence profond tomba du ciel étoilé. La foule, qu'on ne voyait pas, se taisait dans la nuit, sous cette parole qui lui étouffait le cœur ; et l'on n'entendait que son souffle désespéré, au travers des arbres.

Mais Étienne, déjà, continuait d'une voix changée. Ce n'était plus le secrétaire de l'association qui parlait, c'était le chef de bande, l'apôtre
30 apportant la vérité. Est-ce qu'il se trouvait des lâches pour manquer à leur parole ? Quoi ! depuis un mois, on aurait souffert inutilement, on retournerait aux fosses, la tête basse, et l'éternelle misère recommencerait ! N'e valait-il pas mieux mourir tout de suite, en essayant de détruire cette tyrannie du capital qui affamait le travailleur ? Toujours se soumettre
35 devant la faim jusqu'au moment où la faim, de nouveau, jetait les plus calmes à la révolte, n'était-ce pas un jeu stupide qui ne pouvait durer davantage ? Et il montrait les mineurs exploités, supportant à eux seuls les désastres des crises, réduits à ne plus manger, dès que les nécessités de la concurrence abaissaient le prix de revient. Non ! le tarif de boisage n'était
40 pas acceptable, il n'y avait là qu'une économie déguisée, on voulait voler à chaque homme une heure de son travail par jour. C'était trop cette fois, le temps venait où les misérables, poussés à bout, feraient justice.

Il resta les bras en l'air.

La foule, à ce mot de justice, secouée d'un long frisson, éclata en
45 applaudissements, qui roulaient avec un bruit de feuilles sèches. Des voix criaient :

« Justice !... Il est temps, justice ! »

Peu à peu, Étienne s'échauffait. Il n'avait pas l'abondance facile et coulante de Rasseneur. Les mots lui manquaient souvent, il devait
50 torturer sa phrase, il en sortait par un effort qu'il appuyait d'un coup d'épaule. Seulement, à ces heurts continuels, il rencontrait des images d'une énergie familière, qui empoignaient son auditoire ; tandis que ses gestes d'ouvrier au chantier, ses coudes rentrés, puis détendus et lançant les poings en avant, sa mâchoire brusquement avancée, comme pour
55 mordre, avaient eux aussi une action extraordinaire sur les camarades. Tous le disaient, il n'était pas grand, mais il se faisait écouter.

« Le salariat est une forme nouvelle de l'esclavage, reprit-il d'une voix plus vibrante. La mine doit être au mineur, comme la mer est au pêcheur, comme la terre est au paysan... Entendez-vous ! la mine vous
60 appartient, à vous tous qui, depuis un siècle, l'avez payée de tant de sang et de misère ! »

Lycée pilote
Ariana

DEVOIR DE SYNTHESE N°3

Matière = Français
Date 16/05/2001

Niveau: 7^{ème} Math
7^{ème} Sc.Exp

QUESTIONS

I- COMPREHENSION (10 point)

- 1) a- Quels sont les trois principaux arguments avancés par Etienne pour convaincre la foule à continuer la grève ?
b- Relevez dans le discours d'Etienne deux procédés d'écriture auxquels il a recourt pour « empoigner » son auditoire .
- 2) Relevez dans ce discours la phrase qui résume le mieux la situation économique que dénonce zola à cette époque.
- 3) A quoi est comparé Etienne dans les lignes (53 ... 55) ?
Quelle interprétation pouvez-vous donner à cette image ?
- 4) Repérez les passages qui restituent le discours d'Etienne et précisez le type de discours rapportés utilisés.

II- ESSAI (10 points)

Sujet : Que représentent pour vous les héros ?

Vous vous demanderez ce que signifie ce besoin d'admirer des êtres réels ou fictifs au point de les aimer et de chercher à les imiter.

Vous appuierez votre réflexion sur des exemples pris dans vos lectures, ou dans votre connaissance de l'histoire et du cinéma .

Texte

Paul Langevin (1872-1946), nous fait part de ses réflexions, exposant les enjeux sociaux, politiques et économiques de la science moderne et de ses acteurs...

Quelque bienfaitantes que soient certaines des applications de la science pour diminuer la peine et la souffrance des hommes, le rythme accéléré auquel elles se développent et leur introduction dans une société humaine insuffisamment préparée à les recevoir ou trop lente à s'y adapter, nous semblent aujourd'hui n'être pas sans danger. Ces nouveaux et puissants moyens d'action créent pour notre espèce un milieu nouveau. Aura-t-elle l'intelligence, l'imagination et la volonté nécessaire pour y vivre et pour y transformer son organisme et ses institutions, par évolution ou par mutation, ou périra-t-elle, victime d'elle-même et de son propre effort, comme d'autres espèces l'ont fait avant elle ? Beaucoup de bons esprits se posent aujourd'hui la question.

Il y a effectivement danger, danger économique et danger militaire. Le danger économique apparaît aujourd'hui à tous. Il résulte d'une ivresse² technique, d'un développement trop rapide de l'industrie dans des conditions où la machine, au lieu d'être mise au service de tous les hommes, vient concurrencer victorieusement ceux-ci. Des hommes sont sans travail et sans ressources en face d'une paradoxale surproduction et d'autres, ceux qui restent attachés à la machine pendant un temps trop long, deviennent les esclaves de celle-ci, perdent l'initiative³, la spontanéité qui faisaient la valeur de l'ancien artisan.

Il y a aussi le danger que j'appelais tout à l'heure militaire, celui qui résulte de la terrible efficacité que la science a donnée aux moyens de destruction. La question est angoissante de savoir laquelle ira le plus vite dans ses effets, des deux possibilités de servir et de nuire qu'une seule et même science met à la disposition des hommes.

Ceux qui aiment la science et la veulent bienfaitante ont le devoir d'y songer et d'y travailler. Pour réaliser l'adaptation nécessaire aux conditions nouvelles créées par la science, dont nous ne croyons possible ni désirable d'arrêter le développement en raison des bienfaits sans limites qu'elle contient en puissance⁴, pour parer⁵ au double danger économique et militaire, une création de justice est nécessaire, justice sociale d'un côté, justice internationale de l'autre. Puissions-nous y arriver à temps !

Paul Langevin, préface de *L'évolution humaine*.

¹ Périra : disparaîtra ou se perdra

² Ivresse : ici, enthousiasme exagéré

³ Perdre l'initiative : perdre le pouvoir de décider et d'agir

⁴ Contient en puissance : de manière virtuelle, potentielle, qui ne s'est pas encore réalisée

⁵ Parer : éviter

Etude de texte

Toutes les réponses doivent être justifiées

I- Compréhension (6 points)

- 1- Quels sont, d'après l'auteur, les facteurs qui constituent un danger à introduire certaines applications de la science dans les sociétés humaines ? (1point)
- 2- a- Paul Langevin affirme qu' « il y a effectivement danger économique et danger militaire » : expliquez comment certaines applications de la science font encourir ces risques à l'humanité. (2points)
b- relevez deux procédés d'écriture qui permettent à l'auteur de sensibiliser ses lecteurs à ces périls. (2points)
- 3- Quelles mesures les hommes doivent-ils prendre pour éviter ces dangers ? (1point)

II- Etude de la langue (4 points)

1- Vocabulaire (1point)

Réécrivez la phrase suivante en remplaçant les mots soulignés par des synonymes :

- La question est angoissante de savoir qui ira plus vite, la possibilité de nuire ou celle de servir.

2- Grammaire (3points)

- a- Indiquez le mode des verbes soulignés et sa valeur d'emploi dans les phrases suivantes:
 - Puissions-nous y arriver à temps !
 - Créer une nouvelle justice serait nécessaire pour parer aux périls inclus dans le progrès technique.
- b- Quel est le rapport logique exprimé dans cette phrase : « Quelque bienfaites que soient certaines applications de la science, elles comportent des risques pour l'humanité » ?

Essai (de 20 à 25 lignes) 10 points

Sujet : Certaines applications de la science devraient permettre de « diminuer la peine et la souffrance des hommes. »
Pensez-vous que cet objectif soit réellement atteint ?
Vous appuierez votre point de vue sur des arguments illustrés par des exemples précis.

Barème de notation :

- compréhension du sujet et cohérence de l'argumentation : 4 points
- correction de la langue : 4 points
- pertinence des idées et richesse du vocabulaire : 2 points

TEXTE :

Gulliver répond à une question de « son maître », un Houyhnhnm chez lequel il séjourne.

Il me demanda quelles étaient d'habitude les causes des guerres, et pour quels motifs un pays en attaquait un autre. Je répondis que ces raisons étaient innombrables, et que j'allais lui en donner quelques-unes parmi les plus importantes. Parfois c'était l'ambition des princes, qui estiment n'avoir

jamais assez de terres ni de sujets sur qui régner. Parfois, la corruption des ministres, qui engagent leur maître dans une guerre pour étouffer ou détourner la plainte générale des sujets contre leur mauvaise administration. Les différences d'opinion ont coûté des millions de vies ; par exemple : est-ce que la chair est du pain ou le pain de la chair ? Est-ce que le jus de cer-

taines baies est du sang ou du vin ? Est-ce un vice ou une vertu que de siffler ? Doit-on baiser tel morceau de bois ou le jeter au feu ? Quelle couleur convient le mieux à tel vêtement, le noir, le blanc, le rouge ou le gris ? Doit-il être long ou court, étroit ou large, sale ou propre ? Et quantité de questions de ce genre. Or, jamais une guerre n'est si acharnée et sanglante, jamais elle ne dure si longtemps, que lorsqu'elle a éclaté à propos d'une différence d'opinion, portant le plus souvent sur des vétilles.

Quelquefois, si deux princes se querellent, c'est au sujet d'un troisième : lequel va le dépouiller de ses domaines, encore qu'aucun d'eux n'y ait droit ? Quelquefois un prince se prend de querelle avec un autre, par peur que l'autre ne se prenne de querelle avec lui. Quelquefois une guerre se déclenche parce que l'ennemi est trop fort, et quelquefois parce qu'il est trop faible. Quelquefois nos voisins veulent des choses que nous possédons, ou possèdent des choses que nous voulons ; alors nous nous combattons, jusqu'à ce qu'ils nous prennent notre bien, ou nous cèdent le leur. C'est une cause de guerre fort légitime que de vouloir envahir un pays dont les populations viennent d'être décimées par la famine, anéanties par les épidémies ou dressées l'une contre l'autre par la guerre civile. Il est légitime aussi d'entrer en guerre contre notre plus proche allié, quand une de ses villes occupe une position qui nous intéresse, ou qu'une partie de son territoire arrondirait ou compléterait bien nos possessions. Si un prince envoie une armée dans un pays où les gens sont pauvres et ignorants, il a parfaitement le droit d'en mettre la moitié à mort et de réduire le reste en esclavage, afin de les civiliser et de les arracher à leur barbare façon de vivre. C'est une pratique digne d'un roi, conforme à l'honneur et d'ailleurs fréquente, que, lorsqu'un roi appelle son voisin au secours pour repousser une invasion, ledit voisin, une fois l'envahisseur en fuite, s'empare lui-même du pays délivré, et met à mort, emprisonne ou bannisse le prince qu'il était venu secourir. La parenté par le sang ou par mariage est une cause suffisante de guerre entre les princes, et plus leur lien de famille est étroit, plus forte est leur tendance à la querelle. Les nations pauvres ont faim, les nations riches sont orgueilleuses. Et l'orgueil et la faim ne sauraient s'entendre. Voilà pourquoi le métier de soldat est considéré comme le plus honorable de tous. Car un soldat est un Yahoo que l'on paie pour tuer, de sang-froid, le plus qu'il pourra de ses semblables – lesquels pourtant ne lui ont jamais fait de mal.

Micromégas de la planète Sirius, un géant qui voyage dans l'espace, est arrivé sur la terre. Il engage une conversation avec un groupe de philosophes.

Micromégas parla ainsi : « O atomes intelligents, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit vous devez passer votre vie à aimer et à penser. [Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute !].

A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux avoua que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux : « Savez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban.

Micromégas frémit et demande quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de savoir si un petit coin de terre appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme César. Presque aucun de ces animaux, qui s'égorgent, n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorgent ».

Ah ! malheureux ! s'écria Micromégas avec indignation, il me prend envie d'écraser toute cette fourmilière d'assassins ridicules.

Nous vous en donnons pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables. La faim, la fatigue finissent de les emporter. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires fixes qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes ».

Micromégas se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnants contrastes.

Voltaire (Micromégas)

DEVOIR DE CONTROLE N° 3

Prof : Mme Slama
Lycée Pilote de l'Ariana

Niveau : 4^{ème} Année Maths
Date 29/04/2002

QUESTION

I/- Compréhension

- 1- Le discours de Lousteau incite Lucien au monde de la presse
 - a- Quelles sont les cruelles règles qui régissent ce milieu ?
 - b- Quels sont les secrets de la réussite ?
- 2- Les réactions de Lucien, que nous apprennent elles sur son caractère ?
- 3- Le discours de Lousteau se caractérise par sa vigueur et par tout un art de la persuasion reposant essentiellement sur la nature des arguments avancés et sur les procédés d'écriture utilisés.
 - a- Relevez les divers types d'arguments employés par le feuilletoniste
 - b- Relevez, identifiez et expliquez trois procédés d'écriture particulièrement « frappants ».

III/- Essai :

Sujet : Dans un roman, le lecteur s'intéresse à des personnages détestables comme Lousteau, le journaliste sans morale, ni principes.

Qu'est ce qui peut rendre un personnage de roman quelqu'un d'antipathique ? Comment expliquer alors l'attrait exercé sur le lecteur par des personnages rebutants que l'on n'aurait aucun goût à fréquenter dans la vie ?

Vous répondrez à ces questions dans un texte argumenté que vous illustrez par des exemples empruntés à vos lectures.

Lousteau, un redoutable journaliste de bas étage initie son « élève », Lucien de Rubempré, jeune écrivain venu à Paris pour publier ses œuvres, aux cruelles règles qui régissent le milieu de la presse.

H. H. 2 - 9^{me} - Sicilien

« Tous¹ tombent dans la fosse du malheur, dans la boue du journal, dans les marais de la librairie. Ils glanent, ces mendiants, des articles biographiques, des tartines, des faits-Paris² aux journaux, ou des livres commandés par de logiques marchands de papier noirci qui préfèrent une bêtise débitée en quinze jours à un chef-d'œuvre qui veut du temps pour se vendre. Ces chenilles, écrasées avant d'être papillons, vivent de honte et d'infamie, prêtes à mordre ou à vanter un talent naissant, sur l'ordre d'un pacha du *Constitutionnel*³, de *La Quotidienne*⁴ des *Débats*⁵, au signal des libraires, à la prière d'un camarade jaloux, souvent pour un dîner. Ceux qui surmontent les obstacles oublient les misères de leur début. Moi qui vous parle, j'ai fait pendant six mois des articles où j'ai mis la fleur de mon esprit pour un misérable qui les disait de lui, qui sur ces échantillons a passé rédacteur d'un feuilleton : il ne m'a pas pris pour collaborateur, il ne m'a pas même donné cent sous, je suis forcé de lui tendre la main et de lui serrer la sienne. »

15

- Et pourquoi ? dit fièrement Lucien.

- Je puis avoir besoin de mettre dix lignes dans son feuilleton, répondit froidement Lousteau. Enfin, mon cher, travailler n'est pas le secret de la fortune en littérature, il s'agit d'exploiter le travail d'autrui. Les propriétaires de journaux sont des entrepreneurs, nous sommes des maçons. Aussi plus un homme est médiocre, plus promptement arrive-t-il ; il peut avaler des crapauds vivants, se résigner à tout, flatter les petites passions basses des sultans littéraires, comme un nouveau venu de Limoges, Hector Merlin, qui fait déjà de la politique dans un journal du centre droit, et qui travaille à notre petit journal : je lui ai vu ramasser le chapeau tombé d'un rédacteur en chef. En n'offusquant personne, ce garçon-là passera entre les ambitions rivales pendant qu'elles se battront. Vous me faites pitié. Je me vois en vous comme j'étais, et je suis sûr que vous serez, dans un ou deux ans, comme je suis. Vous croirez à quelque jalousie secrète, à quelque intérêt personnel dans ces conseils amers ; mais ils sont dictés par le désespoir du damné qui ne peut plus quitter l'Enfer. Personne n'ose dire ce que je vous crie avec la douleur de l'homme atteint au cœur et comme un autre Job⁶ sur le fumier : « voici mes ulcères ! »

- Lutter sur ce champ ou ailleurs, je dois lutter, dit Lucien.

- Sachez-le donc ! reprit Lousteau, cette lutte sera sans trêve si vous avez du talent, car votre meilleure chance serait de n'en pas avoir. L'austérité de votre conscience aujourd'hui pure fléchira devant ceux à qui vous verrez notre succès entre les mains ; qui, d'un mot, peuvent vous donner la vie et qui ne voudront pas le dire : car, croyez-moi, l'écrivain à la mode est plus insolent, plus dur envers les nouveaux venus que ne l'est le plus brutal libraire. Où le libraire ne voit qu'une perte, l'auteur redoute un rival : l'un vous éconduit, l'autre vous écrase.

HONORÉ DE BALZAC, *Illusions perdues*, II (1837-1843).

1 Il s'agit des jeunes écrivains qui travaillent pour la presse, soit pour écrire des articles de journaux, soit pour publier leurs œuvres littéraires sous forme de feuilletons.

2. Expression d'époque pour désigner les faits divers.

3 Journal libéral

4 Journal conservateur.

5 Journal « ultra » conservateur.

6 Personnage de la Bible dont Dieu mit durement la patience à l'épreuve par maints tourments.

**DEVOIR DE
CONTROLE N°3**

QUESTIONS :

I- Compréhension :

- 1) a- Quel choix, dans son discours, Vautrin propose t-il à Rastignac ?
b) Le laisse t-il vraiment libre de choisir ? Justifiez votre réponse.

- 2) a- Quel est l'obstacle principal qui s'oppose à la réussite de Rastignac ?
b- Quelles sont, selon Vautrin, les deux conditions du succès ?

- 3) Analysez à travers ce discours d'initiation:
a- La conception de Vautrin du travail, des rapports entre les hommes et de la réussite.
b- Le type de personnage qui s'y révèle.

- 4) Pour convaincre son interlocuteur, Vautrin déploie une éloquence vigoureuse qui repose sur différents procédés. Relevez-en trois et analysez-les.

II- ESSAI :

La rencontre des lecteurs avec des héros de roman peut-elle, d'après-vous contribuer à leur formation, à leur apprentissage de la vie ?

Exposez votre opinion en vous référant à des œuvres précises.

Conseils pour parvenir

Eugène de Rastignac est un jeune homme pauvre monté à Paris pour faire ses études de droit. Il séjourne dans une modeste pension de famille, dirigée par Mme Vauquer. Mais il est reçu dans le monde, grâce à la protection d'un de ses cousins, M. de Beauséant, et à celle d'un autre pensionnaire, le père Goriot, qui a richement marié ses deux filles, Mme de Nucingen et Mme de Restaud. Un certain Vautrin, forçat évadé, qui vit incognito à la pension Vauquer, a remarqué l'ambition du jeune provincial ; il l'aborde un jour, en proposant de lui livrer les secrets de la réussite...

Voilà le carrefour de la vie, jeune homme, choisissez. Vous avez déjà choisi : vous êtes allé chez votre cousin de Beauséant, et vous y avez flairé le luxe. Vous êtes allé chez madame de Restaud, la fille du père Goriot, et vous y avez flairé la Parisienne¹. Ce jour-là vous êtes revenu avec un mot sur votre front, et que j'ai bien su lire : *parvenir* ! parvenir à tout prix. Bravo ! ai-je dit, voilà un gaillard qui me va. Il vous a fallu de l'argent. Où en prendre ? Vous avez saigné² vos sœurs. Tous les frères *flouent*³ plus ou moins leurs sœurs. Vos quinze cents francs arrachés, Dieu sait comme ! dans un pays où l'on trouve plus de châtaignes⁴ que de pièces de cent sous, vont filer comme des soldats à la maraude⁵. Après, que ferez-vous ? vous travaillerez ? Le travail, compris comme vous le comprenez en ce moment, donne, dans les vieux jours, un appartement chez maman Vauquer à des gars de la force de Poiret⁶. Une rapide fortune est le problème que se proposent de résoudre en ce moment cinquante mille jeunes gens qui se trouvent tous dans votre position. Vous êtes une unité de ce nombre-là. Jugez des efforts que vous avez à faire et de l'acharnement du combat. Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, attendu qu'il n'y a pas cinquante mille bonnes places. Savez-vous comment on fait son chemin ici ? par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption⁷. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien.

(...) Si donc vous voulez promptement la fortune, il faut être déjà riche ou le paraître. Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups ; autrement on carotte⁸, et votre serviteur⁹ ! Si, dans les cent professions que vous pouvez embrasser¹⁰, il se rencontre dix hommes qui réussissent vite, le public les appelle des voleurs. Tirez vos conclusions. Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter¹¹ ; sachez seulement vous bien débarbouiller¹² : là est toute la morale de notre époque.

Honoré de BALZAC, *Le Père Goriot*

1. vous avez deviné ce qu'était une grande dame de l'aristocratie parisienne

2. extorqué de l'argent à...

3. escroquent (familier)

4. la famille de Rastignac est corrézienne

5. qui se dispersent pour aller voler à droite et à gauche

6. modeste employé, pensionnaire de la maison Vauquer

7. attitude qui consiste à se procurer divers avantages par des procédés malhonnêtes

8. jouer en ne misant que très peu d'argent (faire de médiocres affaires)

9. expression employée autrefois pour donner congé à quelqu'un (signifie ici « tant pis pour vous »)

10. adopter

11. faire bonne chère (faire de bonnes affaires)

12. donner l'air d'être propre

DEVOIR DE CONTROLE N°3

ETUDE DE TEXTE

- 1) quels aspects de la nature humaine Voltaire a t'-il voulu dénoncer dans ce discours?
- 2) Le Sirien écoute attentivement le discours du savant :
 - a- Quelle image peut-il avoir de la vie sur terre ?
 - b- Analysez sa réaction.
- 3) Ce texte est une satire. Relevez et analysez les propos satiriques à travers lesquels Voltaire fait une véritable critique de ses semblables.

Langue :

1) « sachez qu'au bout de dix ans ... »

Donnez le mode et la valeur d'emploi du verbe souligné (1 pt).

2) Voltaire donne à ce discours une portée générale. Quelles en sont les marques ? (2 pts).

ESSAI

Sujet : Cette dénonciation de Voltaire au 18ème Siècle, vous semble t'-elle concerner notre monde moderne.



DEVOIR DE CONTROLE DE FRANCAIS NO3

Classe : 4^{ème} année secondaire

Mme Ayari
Mme Slama

ETUDE DE TEXTE :

- 1) a- Selon Gabriel Matzneff, quel rôle l'écrivain peut-il jouer auprès des adolescents ? (1pt)
b- Relevez la phrase qui justifie votre réponse .(1pt)
- 2) a- Quelle thèse l'auteur développe t-il dans son essai ? (1,5pt)
b- Indiquez les arguments qu'il présente pour développer son point de vue.(2pts)
- 3) A quel domaine emprunte t-il les exemples ?
Que révèlent-ils ?(1,5)
- 4) Afin d'éveiller l'intérêt du lecteur et de susciter son adhésion , l'auteur recourt à divers procédés d'écriture : Relevez en deux et expliquez les.

ESSAI :

SUJET : On ne lit jamais un livre. On se lit à travers les livres soit pour se découvrir , soit pour se contrôler. En vous appuyant sur des exemples précis , vous analyserez ce point de vue de Romain Rolland.

Après la préface de Cromwell (1827), sorte de manifeste pour le drame romantique, et la bataille d'Hernani (1830), menée contre les partisans d'un théâtre classique, Victor Hugo reprend les grands thèmes de sa réflexion dans la préface de Ruy Blas (1838).

Trois espèces de spectateurs composent ce qu'on est convenu d'appeler le public : premièrement, les femmes ; deuxièmement, les penseurs ; troisièmement, la foule proprement dite. Ce que la foule demande presque exclusivement à l'œuvre dramatique, c'est de l'action ; ce que les femmes y veulent avant tout, c'est de la passion ; ce qu'y cherchent plus spécialement les penseurs, ce sont des caractères. Si l'on étudie attentivement ces trois classes de spectateurs, voici ce qu'on remarque : la foule est tellement amoureuse de l'action qu'au besoin elle fait bon marché des caractères et des passions. Les femmes, que l'action intéresse d'ailleurs, sont si absorbées par les développements de la passion qu'elles se préoccupent peu du dessin des caractères ; quant aux penseurs, ils ont un tel goût de voir des caractères, c'est-à-dire des hommes vivre sur la scène, que tout en accueillant volontiers la passion comme incident naturel dans l'œuvre dramatique, ils en viennent presque à y être importunés par l'action. Cela tient à ce que la foule demande surtout au théâtre des sensations ; la femme, des émotions ; le penseur, des méditations. Tous veulent un plaisir ; mais ceux-ci, le plaisir des yeux ; celles-là, le plaisir du cœur ; les derniers, le plaisir de l'esprit. De là, sur notre scène, trois espèces d'œuvres bien distinctes : l'une vulgaire et inférieure, les deux autres illustres et supérieures, mais qui toutes les trois satisfont un besoin : le mélodrame pour la foule ; pour les femmes, la tragédie qui analyse la passion ; pour les penseurs, la comédie qui peint l'humanité.

Disons-le en passant, nous ne prétendons rien établir de rigoureux et nous prions le lecteur d'introduire de lui-même dans notre pensée les restrictions qu'elle peut contenir. Les généralités admettent toujours les exceptions ; nous savons fort bien que la foule est une grande chose dans laquelle on trouve tout, l'instinct du beau comme le goût du médiocre, l'amour de l'idéal comme l'appétit du commun ; nous savons également que tout penseur complet doit être femme par les côtés délicats du cœur ; et nous n'ignorons pas que, grâce à cette loi mystérieuse qui lie les sexes l'un à l'autre aussi bien par l'esprit que par le corps, bien souvent dans une femme il y a un penseur. Ceci posé, et après avoir prié de nouveau le lecteur de ne pas attacher un sens trop absolu aux quelques mots qui nous restent à dire, nous reprenons.

Pour tout homme qui fixe un regard sérieux sur les trois sortes de spectateurs dont nous venons de parler, il est évident qu'elles ont toutes les trois raison. Les femmes ont raison de vouloir être émues, les penseurs ont raison de vouloir être enseignés, la foule n'a pas tort de vouloir être amusée. De cette évidence se déduit la loi du drame.

Victor HUGO,
préface de Ruy Blas.
1838.



DEVOIR DE CONTRÔLE N° 3

NIVEAU 4ème MATHS

DATE 25/4/07

ETUDE DE TEXTE

- 1 a- Quelle est la thèse soutenue par Hugo dans sa préface?
b- Relevez la phrase qui résume cette thèse.

- 2 Hugo distingue différentes catégories de spectateurs :
Classez les selon le jugement que porte l'auteur sur ce public.
Justifiez votre réponse en vous appuyant sur des indices précis relevés du texte.

- 3 Quelles sont les deux catégories qui d'après Hugo sont complémentaires. Où réside cette complémentarité ?

- 4 Commentez deux procédés d'écriture utilisés par l'auteur pour défendre son point de vue.

ESSAI

SUJET : Selon Hugo, " La foule demande surtout au théâtre des sensations; la femme, des émotions; le penseur, des méditations. "

Et vous qu'attendez -vous en tant que spectateurs d'une pièce de théâtre ou lecteurs de romans ,de poésies.....?



DEVOIR DE CONTROLE N°3

4^{ème} année

Etude de texte (7 pts)

- 1) Selon Damilaville, qui est responsable de la guerre ? Relevez dans le texte les indices qui justifient votre réponse. (1 pt)
- 2) a) L'auteur évoque les raisons qui déclenchent souvent la guerre. Relevez et classez ces raisons et dites si l'auteur les trouve justifiées. (2pts)
- b) Relevez et commentez deux procédés d'écritures employés par l'auteur et justifiant votre réponse. (2pts)
- 3) A quelle condition la guerre pourrait être évitée ? (2pts)

Langue (3pts)

- 1) Expliquez le mot **inculte** dans le texte et employez-le dans une phrase de façon à faire apparaître son autre sens. (2pts)
- 2) Donnez quatre synonymes du mot **carnage**. (1pt)

Essai (10pts)

Un adage latin dit : « Si tu veux la paix prépare la guerre. »

Pensez-vous qu'il faille toujours passer par la guerre pour faire régner la paix ?

« L'histoire ne nous fournit que des exemples de paix violées... »

L'article
de dictionnaire
La guerre

Rédigé par Damilaville, l'article « Paix » est largement consacré à la guerre. Il montre que la paix, état de santé du corps politique, est constamment remise en cause par les passions, les ambitions politiques et la déraison des hommes, surtout ceux qui sont au pouvoir.

La guerre est un fruit de la dépravation des hommes ; c'est une maladie convulsive et violente du corps politique : il n'est en santé, c'est-à-dire dans son état naturel, que lorsqu'il jouit de la *paix* ; c'est elle qui donne de la vigueur aux empires ; elle maintient l'ordre parmi les
5 citoyens ; elle laisse aux lois la force qui leur est nécessaire : elle favorise la population¹, l'agriculture et le commerce ; en un mot, elle procure au peuple le bonheur qui est le but de toute société. La guerre, au contraire, dépeuple les États ; elle y fait régner le désordre ; les lois sont forcées de se taire à la vue de la licence qu'elle introduit : elle rend incertaine la
10 liberté et la propriété des citoyens ; elle trouble et fait négliger le commerce ; les terres deviennent incultes et abandonnées. Jamais les triomphes les plus éclatants ne peuvent dédommager une nation de la perte d'une multitude de ses membres que la guerre sacrifie : ses victoires même lui font des plaies profondes que la *paix* seule peut guérir.

15 Si la raison gouvernait les hommes, si elle avait sur les chefs des nations l'empire qui lui est dû, on ne les verrait point se livrer inconsidérément aux fureurs de la guerre ; ils ne marqueraient point cet acharnement qui caractérise les bêtes féroces. Attentifs à conserver une tranquillité de qui dépend leur bonheur, ils ne saisiraient point toutes les
20 occasions de troubler celle des autres ; satisfaits des biens que la nature a distribués à tous ses enfants, ils ne regarderaient point avec envie ceux qu'elle a accordés à d'autres peuples ; les souverains sentiraient que des conquêtes payées du sang de leurs sujets ne valent jamais le prix qu'elles ont coûté. Mais, par une fatalité déplorable, les nations vivent entre elles
25 dans une défiance réciproque ; perpétuellement occupées à repousser les entreprises injustes des autres ou à en former elles-mêmes, les prétextes les plus frivoles leur mettent les armes à la main. Et l'on croirait qu'elles ont une volonté permanente de se priver des avantages que la Providence ou l'industrie² leur ont procurés. Les passions aveugles des princes les
30 portent à étendre les bornes de leurs États ; peu occupés du bien de leurs sujets, ils ne cherchent qu'à grossir le nombre des hommes qu'ils rendent malheureux. Ces passions, allumées ou entretenues par des ministres ambitieux ou par des guerriers dont la profession est incompatible avec le repos, ont eu, dans tous les âges, les effets les plus funestes pour
35 l'humanité. L'histoire ne nous fournit que des exemples de *paix* violées, de guerres injustes et cruelles, de champs dévastés, de villes réduites en cendres. L'épuisement seul semble forcer les princes à la *paix* : ils s'aperçoivent toujours trop tard que le sang du citoyen s'est mêlé à celui de l'ennemi ; ce carnage inutile n'a servi qu'à cimenter l'édifice chimérique
40 de la gloire du conquérant et de ses guerriers turbulents ; le bonheur de ses peuples est la première victime qui est immolée à son caprice ou aux vues intéressées de ses courtisans.

Damilaville.

1. la croissance
démographique

2. le travail



DEVOIR DE CONTRÔLE N :° 3

I- Compréhension : (10pts).

- 1 – A- Quel sentiment envahit l'écrivain lors de l'écriture de son oeuvre ? Pourquoi ?(2pt)
B- Relevez deux procédés relatifs à ce sentiment. (3pt)
- 2 – Quels risques propres à l'écriture romanesque, Flaubert envisage-t-il ? . (2pt)
- 3 – A- A quoi s'apparente l'écriture romanesque, selon Flaubert ?
B- Relevez et commentez le procédé qui le montre.(2pt)
- 4 – Quel sentiment, différent du premier, est éprouvé dans le second paragraphe. D'où procède -t - il ? (1pt)

III- Essai : (10pts).

L'attention portée à la fabrication de l'œuvre ne doit pas occulter (passer sous silence) la fabrication de sa finalité ni celle de ses destinataires. Si écrire est un métier, pour quoi et pour qui le faire ?

Correspondance

L'écriture de Madame Bovary a demandé presque cinq ans de labeur à Flaubert, cinquante-trois mois exactement, entre 1851 et 1856. Styliste exigeant, le romancier remanie sans cesse son manuscrit, pour arriver à son idéal. Il déclare dans une lettre à sa maîtresse Louise Colet le 16 janvier 1852 :

« Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. »

Sa correspondance reflète la réalité de son travail d'écrivain, dans les détails les plus minutieux.

Les passages suivants sont tous extraits de lettres à Louise Colet.

[Croisset,] lundi soir, minuit,
[13 septembre 1852]

Comme tu m'écris, pauvre chère Louise, des lettres tristes depuis quelque temps! Je ne suis pas de mon côté fort facétieux. L'intérieur et l'extérieur, tout va assez sombrement. La *Bovary* marche à pas de tortue; j'en suis désespéré par moments. D'ici à une soixantaine de pages, c'est-à-dire pendant trois ou quatre mois, j'ai peur que ça ne continue ainsi. Quelle lourde machine à construire qu'un livre, et compliqué surtout! Ce que j'écris présentement risque d'être du Paul de Kock¹ si je n'y mets une forme profondément littéraire. Mais comment faire du dialogue trivial qui soit bien écrit? Il le faut pourtant, il le faut. Puis, quand je vais être quitte de cette scène d'auberge, je vais tomber dans un amour platonique déjà ressassé par tout le monde, et, si j'ôte de la trivialité, j'ôterai de l'ampleur. Dans un bouquin comme celui-là, une déviation d'une ligne peut complètement m'écarte-
10 ter du but, me le faire rater tout à fait. Au point où j'en suis, la phrase la plus simple a pour le reste une portée infinie. De là tout le temps que j'y mets, les réflexions, les dégoûts, la lenteur! Je te tiens quitte des misères du foyer, de mon beau-frère, etc.

Croisset, samedi minuit.
[2 juillet 1853]

[...]

Demain je lis à Bouilhet 114 pages de la *Bovary*, depuis 139 jusqu'à 251. Voilà ce que j'ai fait depuis le mois de septembre dernier, en 10 mois! J'ai fini cet après-midi par laisser là les corrections, je n'y comprenais plus rien; à force de s'appesantir sur un travail, il vous éblouit; ce qui semble être
5 une faute maintenant, cinq minutes après ne te semble plus; c'est une série de corrections et de recorections des corrections à n'en plus finir. On en arrive à battre la breloque¹ et c'est là le moment où il est sain de s'arrêter. Toute la semaine a donc été assez ennuyeuse et, aujourd'hui, j'éprouve un grand soulagement en songeant que voilà quelque chose de fini, ou approchant; mais j'ai eu bien du ciment à enlever, qui bavachait² entre les pierres, et il a fallu retasser les pierres pour que les joints ne parussent pas. La prose doit se tenir droite d'un bout à l'autre, comme un mur portant son ornementation jusque dans ses fondements et que, dans la perspective, ça fasse une grande ligne unie. Oh! si j'écrivais comme je sais qu'il faut écrire, que
10 j'écrirais bien! Il me semble pourtant que dans ces 114 pages il y en a beaucoup de roides³ et que l'ensemble, quoique non dramatique, à l'allure vive,

1. Paul de Kock : écrivain français (1793-1871), auteur de nombreux romans et de pièces de théâtre assez faciles et de peu de valeur littéraire

1. battre la breloque : être dérangé, un peu fou.

2. bavacher : verbe formé à partir de « baver » et d'un suffixe à connotation péjorative.

3. roides : raides, au sens mélioratif de « fortes ».

DEVOIR DE CONTROLE N°3
4^{ème} année

ETUDE DE TEXTE:

1. a) Quels sont les trois principaux arguments des partisans de la peine de mort dans ce texte? (1,5 pt)

b) Relevez deux phrases de Victor Hugo qui sont des réponses aux deux premiers arguments. (l 1 à l 17) (1 pt)

c) Nommez les deux arguments développés par V.Hugo contre la peine de mort dans chacun des deux derniers paragraphes. A quelle conclusion l'argumentation de V.Hugo doit-elle logiquement conduire? (1,5 pt)

2)V.Hugo fait appel à la raison, aux sentiments et à l'invective (parole violente et injurieuse) pour convaincre. Donnez un exemple pour chaque cas. (3 pts)

3)A qui s'adresse précisément Hugo dans les deux derniers paragraphes?

a) Sur quel ton?

b) Relevez deux procédés d'écriture (l 34. fin) et expliquez-en l'effet produit.

ESSAI: 10 pts

« La société ne doit pas punir pour se venger; elle doit corriger pour améliorer. »

Etes-vous d'accord avec cette formule de V.Hugo sur la peine de mort?
Vous exprimerez votre point de vue en développant une argumentation bien structurée et illustrée par des exemples.

Le dernier jour d'un condamné

Le dernier jour d'un condamné (1892) est une oeuvre de jeunesse de Victor Hugo (1802-1885) : les pensées d'un condamné à mort sont présentées sous la forme d'un journal écrit juste avant son exécution.

Dans la deuxième préface à ce livre, écrite en 1832, V. Hugo expliquait qu'il a voulu faire un « plaidoyer pour l'abolition de la peine de mort ». Voici quelques-uns de ses arguments.

Ceux qui jugent et qui condamnent disent la peine de mort nécessaire. D'abord, - parce qu'il importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nuï et qui pourrait lui nuire encore. - S'il ne s'agissait que de cela, la prison perpétuelle suffirait. A quoi bon la mort? Vous objectez qu'on peut s'échapper d'une prison? Faites mieux votre ronde. Si vous ne croyez pas à la solidité des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des ménageries?

Pas de bourreau où le geôlier suffit.

Mais, reprend-on, - il faut que la société se venge, que la société punisse. - Ni l'un, ni l'autre. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu.

La société est entre deux. Le châtement est au-dessus d'elle, la vengeance au-dessous. Rien de si grand et de si petit ne lui sied. Elle ne doit pas « punir pour se venger »; elle doit *corriger pour améliorer*. Transformez de cette façon la formule des criminalistes¹, nous la comprenons et nous y adhérons.

Reste la troisième et dernière raison, la théorie de l'exemple. - Il faut faire des exemples! Il faut épouvanter par le spectacle du sort réservé aux criminels ceux qui seraient tentés de les imiter! - Voilà bien à peu près textuellement la phrase éternelle dont tous les réquisitoires des cinq parquets de France ne sont que des variations plus ou moins sonores. Eh bien! Nous nions d'abord qu'il y ait exemple. Nous nions que le spectacle des supplices produise l'effet qu'on en attend. Loin d'édifier le peuple, il le démoralise, et ruine en lui toute sensibilité, partant² toute vertu. Les preuves abondent, et encombreraient notre raisonnement si nous voulions en citer. Nous signalerons pourtant un fait entre mille, parce qu'il est le plus récent. Au moment où nous écrivons, il n'a que dix jours de date. Il est du 5 mars, dernier jour du carnaval. A Saint-Pol, immédiatement après l'exécution d'un incendiaire nommé Louis Camus, une troupe de masques est venue danser autour de l'échafaud encore fumant. Faites donc des exemples! Le mardi gras vous rit au nez.

Mais vous, est-ce bien sérieusement que vous croyez faire un exemple quand vous égorgillez misérablement un pauvre homme dans le recoin le plus désert des boulevards extérieurs? En Grève, en plein jour, passe encore; mais à la barrière Saint-Jacques! Mais à huit heures du matin! Qui est-ce qui passe là? Qui est-ce qui va là? Qui est-ce qui sait que vous tuez un homme là? Qui est-ce qui se doute que vous faites un exemple là? Un exemple pour qui? Pour les arbres du boulevard, apparemment.

Ne voyez-vous donc pas que vos exécutions publiques se font en tapinois³? Ne voyez-vous donc pas que vous vous cachez? Que vous avez peur et honte de votre oeuvre? Que vous balbutiez ridiculement votre *discite justitiam moniti*⁴? Qu'au fond vous êtes ébranlés, interdits, inquiets, peu certains d'avoir raison, gagnés par le doute général, coupant des têtes par routine et sans trop savoir ce que vous faites? Ne sentez-vous pas au fond du coeur que vous avez tout au moins perdu le sentiment moral et social de la mission de sang que vos prédécesseurs, les vieux parlementaires, accomplissaient avec une conscience si tranquille? La nuit, ne retournez-vous pas plus souvent qu'eux la tête sur votre oreiller? D'autres avant vous ont ordonné des exécutions capitales, mais ils s'estimaient dans le droit, dans le juste, dans le bien. Jovenel des Ursins se croyait un juge; Elie de Thorrette se croyait un juge; Laubardement, La Reynie et Laffemas eux-mêmes se croyaient des juges; vous, dans votre for intérieur, vous n'êtes pas bien sûrs de ne pas être des assassins!

Victor Hugo, Préface de 1832 pour *Le dernier jour d'un condamné*.

DEVOIR DE CONTRÔLE N°III

QUESTIONS :

I- Compréhension et style

- 1- Quelle théorie de l'art Camus défend-il et quels sont ses grands principes ?
- 2- Quelles sont pour l'écrivain les conséquences et les obligations d'un tel engagement ?
- 3- Quels sont ceux qui font l'histoire et ceux qui la subissent ? Pourquoi l'auteur doit-il être au service de ces derniers ?
- 4- Relevez dans le texte des exemples de procédés oratoires souvent employés et dites leur effet.

II- Essai :

Sujet :

En ce siècle matérialiste et technique où nous sommes, ne pourrait-on pas dire : « Lisez pour sauvegarder vos capacités de rêve, d'enthousiasme, d'imagination, pour conserver les possibilités d'évasion dont vous éprouvez un tel besoin ». Expliquez cette citation en vous ~~vous~~ appuyant sur des exemples empruntés de votre expérience personnelle.

L'écrivain parmi les hommes

Fondés en 1895 par le physicien suédois Alfred Nobel, les cinq prix qui portent son nom sont destinés à récompenser, chaque année, ceux qui ont rendu les plus grands services à l'humanité dans le domaine de la physique, de la chimie, de la médecine, de la littérature et des nations internationales.

Lauréat du prix de littérature en 1957, Albert Camus dit, dans son remerciement à l'Académie de Stockholm, ce que doivent être le rôle et la place de l'écrivain dans la société. —

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout¹. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée² des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne noumira³ son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous⁴. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin⁵ de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et, s'ils ont un parti à prendre en ce monde, ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche⁶, ne régnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel.

Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire: il est au service de ceux qui la subissent. Ou, sinon, le voici seul et privé de son art⁷. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas⁸. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le faire retentir⁹ par les moyens de l'art.

Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais, dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante¹⁰ qui le justifiera¹¹, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier: le service de la vérité et celui de la liberté. Puisque sa vocation est de réunir le plus grand nombre d'hommes possible, elle ne peut s'accommoder du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes¹². Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir: le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression.

Albert CAMUS. Discours de Suède, Gallimard éd

1. D'autres préfèrent, au contraire, cultiver l'art pour l'art (voir p. 313, Le Parnasse).

2. Rendue plus saisissante par l'art.

3. Enrichira.

4. La différence apparaît d'autant mieux qu'il y a des points de ressemblance.

5. Il y a une distance entre ce qui est commun à tous et ce qui est beau.

6. Célèbre philosophe allemand (1844-1900).

7. Voir I. 4-11.

8. Puisqu'il sera loqué de ceux qui subissent l'histoire.

9. A faire entendre ce que le prisonnier ne peut dire.

10. Une communauté d'aspirations qui reste éternelle malgré l'oppression.

11. En lui montrant que son art n'est pas vain.

12. Quand la pensée est asservie, l'homme libre qui refuse le mensonge ne peut que se repérer sur lui-même.

Devoir de synthèse de français N° 03
1ère Année

1 Je me suis dit :

5 - Puisque j'ai le moyen d'écrire, pourquoi ne le ferais-je pas ? Mais quoi écrire ? Pris entre quatre murailles de pierre nue et froide, sans liberté pour mes pas, sans horizon pour mes yeux, pour unique distraction machinalement occupé tout le jour à suivre la marche lente de ce carré blanchâtre que le judas de ma porte découpe vis-à-vis sur le mur sombre, et, comme je le disais tout à l'heure, seul à seul avec une idée, une idée de crime et de châtement, de meurtre et de mort ! Est-ce que je puis avoir quelque chose à dire moi qui n'ai plus rien à faire dans ce monde ? Et que trouverai-je dans ce cerveau flétri et vide qui vaille la peine d'être écrit ?

15 Pourquoi moi ? Si tout, autour de moi, est monotone et décoloré, n'y a-t-il pas en moi une tempête, une lutte, une tragédie ? Cette idée fixe qui me possède ne se présente-t-elle pas à moi à chaque heure, à chaque instant, sous une nouvelle forme, toujours plus hideuse et plus ensanglantée à mesure que le terme approche ?

20 Pourquoi n'essaierais-je pas de me dire à moi-même tout ce que j'éprouve de violent et d'inconnu dans la situation abandonnée ou me voilà ? Certes, la matière est riche, et, si abrégée que soit ma vie, il y aura bien encore dans les angoisses, dans les terreurs, dans les tortures qui la rempliront, de cette heure à la dernière, de quoi user cette plume et tarir cet encrier. D'ailleurs, ces angoisses, le seul moyen d'en moins souffrir, c'est de les observer, et les peindre m'en distraira.

25

- Et puis, ce que j'écrirai ainsi ne sera peut-être pas inutile.

Victor Hugo, *le Dernier jour d'un
Condamné*. (1829)

1-Celui qui parle est un condamné à mort enfermé dans sa cellule

I- Compréhension (10 pts):

-1-a)- A partir de la première ligne, dites quelle forme prend le
texte ? (1 pt)

b)- Qui est le locuteur, qui est le premier destinataire ?

N'y a-t-il pas d'autres destinataires ? (2pts)

-2-a)- Où le narrateur trouve-t-il sa source d'inspiration ? (1 pt)

b)- Pour quelles raisons écrit-il ? (1pt)

-3- a)- Quelle est la thèse soutenue par le narrateur ? (2pts)

b)- Relevez et analysez deux procédés d'écriture employés par
le narrateur pour étayer son point de vue . (3 pts)

III- Essai :(10 pts)

L'écriture n'est-elle utile pour le lecteur que lorsqu'elle touche
les problèmes de la société, ou ne peut-elle pas avoir un intérêt
quelconque lorsqu'un écrivain parle de lui-même

